

1155 1-27
Fond
G...
LA VEILLE

DE

MARENGO

DRAME

EN SIX ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

MM. ALPH. ARNAULT, L. JUDICIS ET J. DELAHAYE K

Musique de M. FOSSEY. - Décors de M. CHÉRET

ÉPILOGUE

UN OURAGAN DE ZOUAVES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Galté,
le 9 juin 1859.

DIRECTION DE M. A. HARMANT



PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉÂTRALE

14, RUE GRAMMONT

—
1859

— Reproduction, représentation et traduction réservées. —

PERSONNAGES

LE COMTE VILLANOVA.....	MM. DUMAINE.
RENÉ DUVAL, peintre.....	PAUL DÉCHÂTEAU
FRÉDÉRIC DE BRUCKEN, officier autrichien	DEVAUX.
CADAMOUR, dit JUPITER, modèle.....	BOUTIN.
PAPILLON, rapin.....	ALEXANDRE.
SCHUCKMANN, sergent autrichien.....	LEMAIRE.
UN GÉNÉRAL FRANÇAIS.....	JULIAN.
BEPPU, jeune paysan italien.....	DAJRE.
UN SERGENT CROATE.....	LEQUIEN.
UN GRENADIER	VÉNIAT.
UN CHASSEUR	MALLET.
UN VOLTIGEUR	AUBRY.
UN OFFICIER	MARTINET.
UN VIEUX PAYSAN ITALIEN.....	JEANIN.
LÉLIA, fille de Villanova.....	M ^{lle} AMÉLIE MONGEAT
SUZETTE; sa domestique.....	ADORCY.

Paysans, paysannes, soldats français, Autrichiens et Croates.

En France et en Italie, en 1800.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. RHOZEVIL, régisseur général;

Et, pour la musique, à M. FOSSEY, chef d'orchestre.

Paris. — Typ. Norris et Comp., rue Amelot, 84.

LA VEILLE DE MARENGO

ACTE PREMIER

Un intérieur modeste chez Villanova, rue Saint-Antoine, à Paris.
Vieilles gravures sur les murs. Porte au fond, portes latérales.
A gauche, une fenêtre; devant cette fenêtre, une table couverte
d'outils de graveur. A droite, une petite table à manger; au fond
et de chaque côté de la porte, un buffet.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZETTE, puis CADAMOUR.

SUZETTE, seule, cherchant dans un buffet.

Plus de café!... du sucre, juste ce qu'il en faut pour su-
cter deux tasses... je m'en passerai. Du pain?... Oui, il y a
encore du pain pour la journée... (*Montrant son pot de lait.*)
Quand je pense qu'il y a là-dedans le déjeuner de trois per-
sonnes... dont deux ont toutes leurs dents!... c'est maigre.
(*On sonne en dehors, sur le carré.*) Ah! on sonne chez notre
voisin, M. René Duval... (*On sonne plus fort.*) Oui, oui,
sonne, va!... il y a longtemps que l'oi-eau est déniché...
(*Riant.*) Pauvre garçon! quand il voit notre demoiselle des-
cendre l'escalier, il ne peut pas tenir en place... Cinq mi-
nutes après, il est sur ses talons... il l'aime, c'est clair, mais
il n'ose pas en faire l'aveu... de son côté, mademoiselle Lélia
sourit et baisse les yeux quand M. René la regarde... C'est
drôle, des amoureux qui n'osent pas... s'aimer!... moi, il
ne semble que c'est si facile!... (*On sonne à tour de bras.*)
Ah!... c'est agaçant! (*Ouvrant la porte du fond et criant.*)
Vous voyez bien qu'il n'y a personne!...

UNE VOIX AU DEHORS.

Ah! merci!... (*On sonne de nouveau.*)

SUZETTE.

C'est un Breton, c'est sûr... (*Criant.*) Puisque je vous dis
qu'il n'y a personne!...

LA VOIX.

Ah! merci!... (*On sonne plus fort.*)

SUZETTE.

Vous êtes donc sourd ? (*Sortant tout à fait.*) Il n'y a per... (*S'interrompant, et à part.*) Tiens ! c'est ce bel homme que je rencontre souvent dans notre escalier... il vient !... (*Elle rentre.*)

CADAMOUR, paraissant à la porte.

Pardon, mademoiselle... M. Duval est donc sorti ?

SUZETTE.

C'est probable, puisqu'il n'est pas chez lui... (*A part.*) Est-il bête !...

CADAMOUR.

Merci !... (*Fausse sortie.*) Pardon, mademoiselle, voudrez-vous avoir celui de lui dire que Cadamour est venu ?

SUZETTE, à part.

Drôle de nom !... (*Haut.*) C'est bien, monsieur.

CADAMOUR.

Merci ! (*Fausse sortie.*) Pardon, mademoiselle... voudrez-vous ajouter que si je ne suis pas venu depuis quinze jours, c'est parce que je n'étais pas à Paris.

SUZETTE.

C'est une raison.

CADAMOUR.

Oui... j'arrive de Marseille où que j'ai fait un héritage.

SUZETTE.

Ah !... (*A part.*) Ça m'est bien égal !...

CADAMOUR.

Cent vingt livres de rente, dix livres par mois, mon loyer... ça vaut la peine de se déranger.

SUZETTE.

Sans doute.

CADAMOUR, regardant autour de lui.

Tiens ! c'est donc un graveur qui demeure ici ?...

SUZETTE.

Oui.

CADAMOUR.

Il se nomme ?

SUZETTE, à part.

Est-il curieux !

CADAMOUR.

Pardon, mademoiselle, je n'ai pas entendu...

SUZETTE.

Il se nomme M. Villanuova.

CADAMOUR.

Bagassel... mais c'est un nom italien, ça ?

SUZETTE.

Oui. Est-ce que vous savez l'italien ?

CADAMOUR.

Si je le sais !... c'est ma langue maternelle... mon père était Auvergnat... Vous dites donc que votre maître...

SUZETTE.

A quitté son pays, par suite de malheurs politiques.

CADAMOUR.

Povero !...

SUZETTE.

Malheureusement, l'exaltation de ses idées trouble quelquefois son pauvre cerveau. . il rêve pour son pays un avenir glorieux... il prédit des choses impossibles... la fièvre le prend... alors, adieu le travail !... et le pauvre homme n'a que son métier pour vivre et pour faire vivre sa fille.

CADAMOUR.

Vous m'attendrissez, ma parole d'honneur ! vous m'attendrissez !... Ah ! les arts, voyez-vous, c'est bon pour la gloire, mais pas pour le ventre... Tenez, ce jeune peintre, votre voisin, c'est un garçon de talent... (*Appuyant.*) C'est un garçon de talent !... eh bien, il meurt de faim.

SUZETTE.

Vraiment !...

CADAMOUR.

Et dire qu'une fatale vocation m'a poussé là-dedans, moi aussi !

SUZETTE.

Ah ! vous êtes artiste ?...

CADAMOUR.

Artiste ?... mieux... (*Avec force.*) Mieux !... (*A part, regardant Suzette.*) Elle est jolie, cette petite !... (*Haut.*) Sans moi, il n'y aurait pas de belles toiles, pas de chefs-d'œuvre.

SUZETTE.

C'est vous qui les composez ?

CADAMOUR.

C'est moi qui les inspire : je suis modèle.

SUZETTE.

Modèle !... comment, vous posez ?... sans voiles ?

CADAMOUR.

C'est mon spécialité. (*A part, regardant encore Suzette.*) Bagasse !... elle me plaît, cette petite !

SUZETTE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc?

CADAMOUR.

Pardon, mademoiselle, êtes-vous entrée quelquefois dans l'atelier de M. René?...

SUZETTE.

Souvent. C'est un ami de monsieur... Il a fait le portrait de mademoiselle.

CADAMOUR.

Eh bien, vous avez dû voir sur le chevalet du jeune Papillon, le rapin de M. Duval... vous connaissez le jeune Papillon?

SUZETTE, *souriant.*

Beaucoup.

CADAMOUR.

Comme on se rencontre!... c'est mon meilleur ami.

SUZETTE.

Ah! vraiment!...

CADAMOUR.

Vous avez dû voir un Jupiter lançant la foudre... un grand monsieur... avec une belle barbe... et tenant dans ses mains...

SUZETTE.

Une fatourde?... Oui, j'ai cru que c'était le portrait d'un marchand de bois retiré.

CADAMOUR.

C'est le mien. (*Prenant la pose.*) Tenez, me reconnaissez-vous?...

SUZETTE.

Le costume n'est pas le même. C'est égal, vous êtes bel homme!

CADAMOUR, *cherchant à l'embrasser.*

Ah! bagasse!... si Jupiter pouvait toucher le cœur de Vénus!... (*Suzette s'échappe. Il fait un mouvement pour courir après elle. Papillon, qui est entré à la fin de la scène, lui passe la jambe et le fait choir lourdement.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, PAPIILLON.

PAPIILLON, *riant.*

Gare dessous! Jupiter descend de l'Olympe!...

SUZETTE.

Papillon!

CADAMOUR, assis à terre et riant.

Ce jeune crapaud est malin comme un singe... je devrais me fâcher, car il m'a fait mal... (Se relevant, et d'un ton fâché.) Tu m'as fait mal...

PAPILLON.

Où donc?...

CADAMOUR, se frottant le bas des reins.

Au front!... (Il rit.) Je devrais me fâcher, mais je n'en ai pas le courage... il me fait rire avec sa bonne petite boule effarouchée... et quand je ris... je suis désarmé...

PAPILLON.

Ah! vieux Jupiter en goguette, tu veux séduire la Vénus de mon cœur!... la Suzette des Suzettes! la reine des Suzons... A genoux, et demande pardon à la bien-aimée de ton ami.

CADAMOUR.

Satané farceur... va!... est-ce que je connaissais ce mystère anacréontique?...

PAPILLON.

A genoux!

CADAMOUR.

(Moi! sérieusement, tu veux?...

PAPILLON.

A genoux! ou je fais à Jupiter un forse contrefait et des jambes cagneuses.

CADAMOUR.

Hé! pas de bêtises, petit, je serais déshonoré!... (Papillon fait un signe impératif: Cadamour plie le genou.) Eh bien, m'y voici, troua de l'air!...

SUZETTE, riant.

Ah! ah! vous êtes drôle, comme ça!...

CADAMOUR, se relevant.

Je pourrais casser ce gamin sous mon pouce comme une noisette... pourtant, il fait de moi ce qu'il veut. Pourquoi?... Je vous le demande?

PAPILLON, désignant les épaules de Cadamour.

Parce que tu as de ça...

CADAMOUR.

De l'épaule?... oui...

PAPILLON.

Et que moi j'ai de ça... (Il se frappe le cœur.)

CADAMOUR.

Crois-tu donc que je manque de cœur?...

PAPILLON.

Non, Jupiter, mon ami, mais c'est un cœur de poule qui bat dans ta large poitrine.

CADAMOUR.

Un cœur de poule !

PAPILLON.

Est-ce que c'est pas honteux, à ton âge, de passer ta vie dans les ateliers, perché sur une patte comme un héron, ou couché sur le dos comme un angora, toi, un gaillard à tous crins, taillé pour porter l'armure du dieu Mars, tandis que d'autres, plus faibles que toi, se battent à la frontière... Ah ! si j'avais la taille, moi!...

SUZETTE.

C'est vrai, pourquoi ne vous faites-vous pas soldat ?

PAPILLON.

Ça ne serait ni long ni difficile... l'hôtel de ville est si près...

SUZETTE.

C'est si beau l'uniforme!...

PAPILLON.

Celui de tambour-major, par exemple ! le grand plumet tricolore et des galons partout!... c'est mon rêve, quoi !

CADAMOUR, un peu soucieux.

Hé ! j'y ai bien pensé!... mais je vas vous dire... d'abord... je n'ai pas l'âge...

SUZETTE.

Comment !

PAPILLON.

Oh!... elle est bonne, celle-là!...

CADAMOUR.

Certainement... je suis trop vieux.

PAPILLON.

Quand la patrie a besoin d'hommes, elle ne leur demande pas d'acte de naissance !

CADAMOUR.

Ensuite, je suis naturellement bon, moi.

SUZETTE, indignée.

Ah ! c'est trop fort!...

PAPILLON.

Attendez, je vais le coller. (A Cadamour.) Tu as une mère, n'est-ce pas ?

CADAMOUR.

Est-il bête!... crois-tu donc que je suis venu sous un chou?...

PAPILLON.

Réponds.

CADAMOUR.

Oui, que j'ai une mère... à preuve que je viens de l'embrasser avant de quitter Marseille, et que la pauvre vieille pleurait... que ça m'a tout remué le cœur... (*Essuyant une larme furtive.*) Est-il bête, cet animal, de me parler de ça!

PAPILLON.

Eh ben, une supposition... qu'un pandour, qu'un Autrichien frappe ta mère devant toi, qu'est-ce que tu ferais?

CADAMOUR, avec force.

Troun de l'air! je l'écraserais comme j'écrase ceci!... (*Il saisit le pot au lait de Suzette, le brise sur le parquet et prend une pose d'Hercule.*)

SUZETTE, poussant un cri.

Ah! mon pot au lait!...

PAPILLON.

Eh ben, ta patrie c'est ta mère!... en ce moment on la menace, on l'insulte, bientôt on la frappera si ses fils ne viennent pas la défendre, et il n'y a qu'un lâche qui puisse laisser frapper sa mère!...

CADAMOUR, avec force.

Un lâche!...

SCÈNE III

LES MÊMES, VILLANUOVA, entrant par la gauche.

VILLANUOVA, qui a entendu la fin de la scène, posant sa main sur la tête de Papillon.

Bien dit, mon ami! tu as le cœur d'un homme. Heureux le pays qui inspire un tel amour à ses enfants! il peut braver sans crainte les menaces de ses ennemis!

PAPILLON, se découvrant.

Monsieur Villanuova. . je ne vous savais pas là... sans cela je ne me serais pas permis... ni mon ami Cadamour non plus...

VILLANUOVA.

Cadamour?...

CADAMOUR, *saluant.*

Cadamour, dit Jupiter, natif de Marseille, pose pour les rois, les fleuves et les dieux!... à votre service. *(Il prend une pose.)*

VILLANUOVA, *souriant.*

Merci.

PAPILLON.

Je venais vous apporter du travail de la part de monsieur René... *(Il montre un petit tableau qu'il a déposé près de la porte, en entrant.)* Ce n'est pas grand chose, mais les affaires vont mal...

VILLANUOVA, *avec un soupir.*

Oui, bien mal!...

SUZETTE, *balayant les débris de son pot au lait.*

Il aurait bien dû cas-er autre chose!

PAPILLON, *timidement.*

Monsieur Villanovo... vous ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire... vous savez... entre artistes... on peut... si vous êtes gêné... mon Dieu, il faut le dire... parce que, voyez-vous, quoique rapin... on a des petites économies... et...

VILLANUOVA, *vivement.*

Merci!... je ne veux rien devoir qu'à moi-même. C'est de la fierté, peut-être, mais vous devez la respecter, car c'est la fierté du malheur!...

CADAMOUR, *à part.*

Bagasse!... il me plaît, ce vieux Caton d'Utique!

VILLANUOVA.

D'ailleurs, dans les temps difficiles, le devoir d'un bon citoyen est de savoir souffrir. Le marchand crie lorsque ses bénéfices diminuent, le spéculateur déplore la perte de son or, tandis que le soldat donne sans hésitation et le sourire aux lèvres son sang pour le salut de la patrie! Un vil métal est-il donc plus précieux que la vie d'un homme, et l'intérêt privé ne doit-il pas se taire devant l'intérêt général?... Le premier Consul a déjà beaucoup fait pour le rétablissement de l'ordre; la France renait à la vie!... qu'importe le reste?.. *(Il va s'asseoir à la table de gauche et se met au travail.)*

PAPILLON.

Entends-tu, Jupiter? c'est un Italien qui parle ainsi.

CADAMOUR.

Oui, j'entends, bagasse! j'entends et je comprends.

SUZETTE.

C'est égal, monsieur, vous poussez la résignation trop loin. J'ai entendu dire que vous pourriez rentrer dans votre pays, si vous vouliez seulement demander votre grâce.

VILLANOVA.

Demander ma grâce aux Autrichiens, aux oppresseurs de ma patrie?... Jamais; j'aime mieux mourir de faim dans l'exil.

CADAMOUR, à part.

C'est un brave homme!... c'est bête ce qu'il dit... mais c'est d'un brave homme!

VILLANOVA, avec un sourire triste.

Mais, Dieu merci, nous n'en sommes pas là, j'ai encore, moi aussi, quelques vieilles économies... et nous ne manquons de rien, ma fille et moi.

SUZETTE, à part, regardant son lait répandu et fouillant à sa poche.

Plus un sou pour acheter d'autre lait... comment déjeuneront-ils?...

PAPILLON.

Ah! tant mieux, monsieur Villanova... excusez-moi... j'avais peur... la misère et les arts ça se tient de près, je connais ça... mais du moment que vous m'assurez... c'est que, voyez-vous... je ne suis pas riche... ni monsieur René non plus, mais nous serions bien heureux de vous être utiles, à vous et à mademoiselle Lélia.

VILLANOVA, ému.

Merci! mon ami, merci!... mais je te le répète, nous ne manquons de rien.

PAPILLON, gaiement.

Alors nous allons reprendre nos séances, Jupiter, en attendant le retour de monsieur René... Au revoir, ma petite Suzette...

CADAMOUR, à part.

Hum!... Je ne crois pas aux économies du vieux graveur, moi, et j'ai mon idée.

PAPILLON.

Allons, Jupin, à les foudres!...

CADAMOUR.

Voilà voilà!... tambour-major en herbe!... graine de héros!... c'est haut comme ma botte, et ça rêve des bonnets à poil et des plumets de coq!...

PAPILLON, *déclamant.*

..... AUX ÂMES bien nées
La taille n'attend pas le nombre des années!

CADAMOUR.

Il me fait rire, ce crapaud!... il est bête comme tout... mais il est rempli d'esprit... je l'aime! Allons, viens... Je vas te poser un Jupiter... aux oiseaux!

PAPILLON.

Sans adieu, monsieur Villanuova... (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IV

VILLANUOVA, SUZETTE. (*Villanuova s'est mis au travail, Suzette met le couvert.*)

SUZETTE, *à part.*

Mademoiselle ne rentre pas... si son père savait qu'elle s'absente souvent ainsi depuis plusieurs jours... Où peut-elle aller dès le matin, et pourquoi ce mystère?... Si elle n'était pas si honnête, on pourrait croire... oh! non! c'est impossible!...

VILLANUOVA, *tout en travaillant.*

Suzette?... Lélia n'est pas encore levée?...

SUZETTE, *embarrassée.*

Non, monsieur... elle dort...

VILLANUOVA, *souriant.*

La paresseuse!... je la gronderai!...

SUZETTE, *indignée.*

Paresseuse!... elle qui passe toutes ses nuits au travail!

VILLANUOVA, *se retournant.*

Hein!... que dis-tu là?...

SUZETTE.

Aïe!... elle m'avait tant défendu de vous le dire!... Ah! ma foi, tant pis!... oui, monsieur, notre pauvre demoiselle travaille comme une mercenaire... et ça ne lui profite guère, allez!... pourtant, c'est avec cet argent-là que nous avons acquitté notre loyer arriéré. Mademoiselle n'a pas voulu vous le dire... mais pendant un mois, elle a passé toutes les nuits assise auprès de cette table, et travaillant sans relâche... Je l'ai bien aidée un peu... mais je succombais malgré moi au sommeil... tandis qu'elle, elle était ingable!

VILLANUOVA, se penchant sur son travail pour dissimuler son émotion.

Vraiment!... ah! mais, c'est très-bien, cela!... et moi qui l'accusais de paresse... voyez pourtant comme on se trompe!... Oui, oui... ma Lélia est une bonne et vaillante enfant!... c'est moi qui suis un égoïste... un mauvais père!... (Pendant la fin de cette scène, Lélia est entrée, a fait un signe à Suzette, s'est débarrassée de son chapeau et de son mantelet, et vient ensuite se pencher près de son père, qu'elle embrasse.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LÉLIA.

LÉLIA.

Voulez-vous bien vous taire!...

VILLANUOVA, l'embrassant, avec des larmes.

Ma fille!... ma fille!...

LÉLIA, étonnée.

Qu'avez-vous, mon père?...

VILLANUOVA.

Je te défends, entends-tu, je te défends de passer les nuits au travail!...

LÉLIA, à Suzette.

Ah!... tu m'as trahie!... c'est mal!...

SUZETTE.

Dame!... mademoiselle... je ne peux pourtant pas vous laisser mourir à la tâche!...

LÉLIA.

Fi!... la bavarde!

VILLANUOVA.

C'est vrai... tes jolis grands yeux sont rouges... ton visage est pâle... tu souffres des privations, de la misère, toi qui devrais... ô patrie!... voilà le sacrifice le plus douloureux que je puisse te faire... le bonheur de mon enfant!...

LÉLIA.

Je suis heureuse, mon père... Oh! jamais je n'ai été plus heureuse! Que me manque-t-il? N'ai-je pas en vous le meilleur des pères? En Suzette, une amie plutôt qu'une servante?... la richesse?... oui, je la désire, mais pour vous, mon père, dont le travail affaiblit les forces, pour vous, qui avez tant besoin de repos!... J'espère en Dieu!... de meil-

leurs jours viendront... bientôt peut-être... qui sait!... la haine de vos ennemis peut se lasser... le repentir peut toucher leur cœur...

VILLANUOVA.

Que veux-tu dire?...

LÉLIA.

Rien... je prie... j'attends... j'espère : l'espérance... c'est la richesse du pauvre!... c'est un trésor qui ne s'épuise jamais, car il vient de Dieu!... (*Changeant de ton.*) Eh bien! Suzette... le déjeuner n'est pas encore prêt?... je meurs de faim!...

SUZETTE.

Le déjeuner... ah! oui... le déjeuner...

VILLANUOVA, se mettant à table.

Allons, vite... moi aussi, j'ai bon appétit ce matin.

SUZETTE.

C'est que, je vas vous dire, monsieur... tout à l'heure, M. Jupiter, en faisant une démonstration patriotique, a brisé mon pot au lait, et...

VILLANUOVA.

Et...

SUZETTE.

Votre déjeuner était dedans.

LÉLIA.

Eh bien, nous nous passerons de lait... sers-nous le reste.

SUZETTE.

Ah!... oui!... le reste... c'est juste... voilà. (*Elle pose sur la table du pain et une carafe d'eau.*)

VILLANUOVA,

C'est tout? (*Suzette fait des signes à Lélia. — Villanuova comprend et repousse son assiette.*)

LÉLIA, riant.

C'est bizarre!... j'avais faim, et voilà que mon appétit a disparu... mangez, mon père!

VILLANUOVA, se levant.

Lélia, mon enfant!... en sommes-nous là?... Attends-moi; mon éditeur m'a promis un peu d'argent ce matin... je l'avais oublié. Attends-moi, je reviens!

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE VI

LÉLIA, SUZETTE.

SUZETTE.

— Son éditeur... hélas ! mamzelle, le commis de M. Caron m'a dit hier que son patron était en avance, et qu'il ne voulait plus donner un sou !

LÉLIA.

— Que crois-tu donc ?...

SUZETTE.

— Je crois que votre père vous trompe, mamzelle, comme vous cherchez à le tromper vous-même, et qu'il engage un a un ses pauvres bijoux.

LÉLIA.

— Est-il possible... je ne le souffrirai pas... il faut l'en empêcher... Mon père !... mon père !... *(Elle fait un mouvement pour sortir, et se trouve en face de René qui entre par le fond.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ.

— Vous sortez, mademoiselle ?

LÉLIA.

— Oui.

RENÉ, avec un léger accent de reproche.

— Encore !...

LÉLIA, revenant sur ses pas.

— Que voulez-vous dire, monsieur René, et que signifie ce reproche ?

RENÉ.

— Un reproche !... à vous !... je n'ai pas le droit de vous en faire... je pourrais tout au plus exprimer un regret.

LÉLIA.

— Quel regret ?

RENÉ.

— Celui de n'avoir pas su mériter votre confiance.

LÉLIA.

— Monsieur René !...

RENÉ.

Vous me cachez un secret, mademoiselle; depuis quinze jours j'ai remarqué vos sorties mystérieuses... vos longues absences.

SUZETTE, *à part.*

Lui aussi !...

RENÉ.

Enfin, ce matin... j'ai osé vous suivre...

LÉLIA, *blessée.*

De quel droit ?...

RENÉ.

Des droits !... je n'en ai aucun, je vous le répète... mais depuis un an j'ai le bonheur de vous connaître... depuis un an votre père m'accueille dans sa maison comme un ami... depuis un an... je vous aime...

LÉLIA, *à part.*

Ah!

RENÉ, *vivement.*

Comme un frère !

SUZETTE, *à part.*

Il avait bien besoin d'ajouter ça...

LÉLIA.

Je le sais, et je vous en remercie... mais où voulez-vous en venir ? -

RENÉ.

Eh bien, mademoiselle... à un frère, on confie ses joies ou ses chagrins... ce qu'on n'ose pas dire à son père, on le dit à un ami. Le motif qui vous attire hors de la maison paternelle a son danger peut être... c'est contre ce danger que je voudrais vous prémunir.

LÉLIA.

Que supposez-vous donc ?

RENÉ.

Mon Dieu... vous allez me trouver bien bardi... je crois que vous aimez quelqu'un... et je crains que cet amour ne vous entraîne à des démarches imprudentes... puisque déjà...

LÉLIA.

Assez ! (*À part.*) Oh ! le malheureux ! s'il m'aime, comme il a dû souffrir ! (*Haut et désignant un siège.*) Écoutez-moi, monsieur René... Reste, Suzette. (*S'asseyant.*) Ce secret que

je vous cachais à tous deux, vous allez l'apprendre... et vous rougirez, monsieur, des indignes soupçons que votre estime, à défaut de votre affection, aurait dû m'épargner. Mon père est proscrit, vous le savez; mais ce que vous ignorez, c'est qu'à son nom de Villanuova, il a le droit de joindre le titre de comte, qui lui appartient légitimement.

RENÉ, *avec regret.*

Ah! vous êtes noble!

SUZETTE.

Vicomtesse, c'est gentil!

LÉLIA.

Ce que vous ignorez, c'est qu'il possède en Italie de grands biens qui ont été mis sous le séquestre lors de son exil, et qu'un ordre de l'empereur peut lui rendre.

RENÉ, *avec un regret plus vif.*

Ah! vous êtes riche!... (*A part.*) Tout est fini!... maintenant... je ne puis lui avouer...

SUZETTE.

Riche!... et vous n'en disiez rien?

LÉLIA.

A quoi bon? tant que notre travail a pu suffire à notre existence, Dieu m'est témoin que je n'ai rien regretté de notre splendeur passée!... au contraire, j'étais heureuse d'une médiocrité qui me rapprochait de ceux que le sort m'a donnés pour amis.

SUZETTE.

Bonne mademoiselle!... c'est gentil, ce que vous dites là!

RENÉ.

Merci, mademoiselle, merci de cette parole! mais achevez... ces absences... ces visites mystérieuses...

LÉLIA, *souriant.*

Ah!... c'est là ce qui vous tient au cœur, n'est-ce pas?... j'y arrive: le travail nous manqua... mon père tomba malade... nos ressources s'épuisèrent...

RENÉ.

Pourquoi ne pas vous adresser à moi?...

LÉLIA, *souriant.*

Vous êtes peintre...

SUZETTE, *achevant sa pensée.*

C'est-à-dire... pauvre.

RENÉ, *vivement et se levant.*

J'aurais cherché... j'aurais trouvé... j'aurais vendu mes toiles... et jusqu'à mes pinceaux !

LÉLIA, *se levant et lui tendant la main.*

A mon tour, merci de cette parole... Je n'ai pas osé... une fausse honte m'a retenue... J'ai eu tort... je vous en demande pardon.

RENÉ.

Lélia !...

LÉLIA.

Cette grâce que mon père n'eût pas voulu s'abaisser à solliciter, moi, sa fille, j'ai cru de mon devoir de la demander pour lui. A son insu, à l'insu de vous tous, j'ai écrit à un ancien ami de notre famille, séparé de mon père par ses opinions politiques, mais qui seul est en position de nous être utile. Le baron Frédéric de Brucken, colonel au service de S. M. l'empereur d'Autriche, m'a répondu qu'il acceptait avec empressement la pieuse mission que je lui confiais. Cette réponse, que j'attendais avec tant d'impatience, et qui n'est arrivée qu'aujourd'hui, ne pouvait m'être adressée ici, vous le comprenez. Elle devait me parvenir sous le couvert de l'ambassade. Voilà pourquoi, chaque matin, depuis quinze jours, je sors en secret, me cachant de mon père, de Suzette, de vous... me glissant comme une criminelle le long des murs ; voilà pourquoi vous m'avez accusée... pourquoi enfin je vois des larmes dans vos yeux... et pourquoi je vous pardonne !

RENÉ.

Ah ! mademoiselle, vous êtes un ange !...

SUZETTE, *pleurant.*

Une sainte... quoiqu'on les ait supprimées du calendrier.

RENÉ.

Si j'osais vous avouer... si j'osais vous dire...

LÉLIA.

Quoi donc ?

RENÉ.

Rien. (*A part.*) Qu'allais-je faire ? Si je parle maintenant, elle croira que c'est à son changement de fortune qu'elle doit mon amour... plutôt mourir !

SUZETTE, *à part.*

Allons, bon!... encore une occasion manquée!... Ce garçon-là n'arrivera jamais à rien.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VILLANUOVA, suivi d'un petit garçon pâtissier.

VILLANUOVA.

Me voici, mon enfant... je t'ai fait attendre... Mon éditeur demeure loin... mais je n'ai pas fait une course inutile... J'ai reçu une assez bonne petite somme... et ma foi, en passant devant le marchand de comestibles, j'ai cédé au péché de gourmandise... Regarde ce que j'apporte... (*Suzette prend les provisions. Le petit garçon sort.*) A table! à table! René, vous déjeunez avec nous? (*Il va s'asseoir à la table.*)

RENÉ.

Merci, monsieur Villanuova... je n'ai pas faim.

VILLANUOVA.

Bah! bah! mauvaise raison... à votre âge, l'appétit vient en mangeant... Sers-nous, Suzon.

RENÉ.

Pardonnez-moi, monsieur Villanuova, mais je suis forcé de vous quitter... un travail pressé...

VILLANUOVA.

Ah! c'est différent! le travail avant tout...

RENÉ.

Adieu, mademoiselle... (*Bas.*) Bientôt vous serez riche, vous serez heureuse... je n'ai plus rien à faire ici.

LÉLIA, *à part.*

Que veut-il dire?

RENÉ, *à part.*

Allons! il ne me reste plus qu'un parti à prendre!... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX

VILLANUOVA, LÉLIA, puis SUZETTE.

VILLANUOVA, assis.

Qu'a donc René aujourd'hui?... Il a l'air triste.

LÉLIA, *allant aussi s'asseoir.*

Je ne sais, mon père. (*Lui prenant la main.*) Mon père, qu'est donc devenu votre anneau de mariage ?

VILLANUOVA.

Mon anneau!... Tiens, c'est vrai, je ne l'ai plus... je l'aurai perdu.

LÉLIA, *baisant les mains de son père et pleurant.*

Ah! mon pauvre père!

VILLANUOVA.

Tu sais donc...

LÉLIA.

Je sais que vous êtes le meilleur et le plus malheureux des hommes.

SUZETTE, *entrant du dehors.*

Une lettre, monsieur. (*Bas à Lélia.*) Un grand cachet... les armes de l'Autriche... Si c'était...

VILLANUOVA, *après avoir lu, se levant.*

Que vois-je?... j'ai mal lu... c'est impossible!

LÉLIA, *se levant.*

Quoi donc, mon père ?

VILLANUOVA, *lui passant la lettre.*

Le gouvernement autrichien, de son propre mouvement, me rend tous mes biens, et me permet de rentrer en Italie... sans conditions.

LÉLIA, *avec un cri de joie.*

Ah! enfin!

VILLANUOVA, *réfléchissant.*

Une pareille générosité n'est pas naturelle... elle doit cacher quelque piège... N'importe!... Je ne me suis pas abaissé, ma conscience ne me reproche rien... J'accepte ces biens que l'on m'avait injustement ravés... Il y a en Italie beaucoup de misères à secourir... nous irons au-devant d'elles, ma fille; nous nous souviendrons que nous avons été pauvres, que nous avons souffert... et cette fortune, en passant par nos mains, deviendra une source de bienfaisance et de charité... Nous partirons!...

SCÈNE X

LES MÊMES, RENÉ.*

RENÉ, *rentrant précipitamment du fond.*

Moi aussi, je pars... recevez mes adieux.

LÉLIA, *émue.*

Où allez-vous ?

RENÉ.

Je vais chercher la gloire ou la mort... Je viens de me faire soldat.

VILLANUOVA.

Vous ?

LÉLIA, *chancelant.*Ah ! mon père ! mon père ! (*Elle s'évanouit ; on l'assied près de la table.*)

RENÉ.

Lélia !...

VILLANUOVA.

Ma fille !... que signifie ?

SUZETTE, *frappant dans les mains de Lélia.*Pardine, monsieur, cela signifie que ces deux amoureux-là s'aimaient sans se le dire... et que monsieur René vient de faire une grosse sottise... (*A part.*) Voilà ce qui prouve que dans ces cas-là, il est toujours bon de parler.

VILLANUOVA.

Vous vous aimiez et je l'ignorais !... Pourquoi ne pas m'avoir dit cela ?

RENÉ.

J'allais vous le dire, monsieur, quand j'ai appris que vous étiez riche.

VILLANUOVA.

Raison de plus !... Pauvre, je t'aurais peut-être refusé ma fille ; riche, je te l'aurais offerte !...

RENÉ, *à part.*Malheureux ! qu'ai-je fait !... (*Il va tomber sur la chaise de gauche.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, PAPIILLON.*

PAPIILLON, *entrant tout joyeux.*

Enfoncée la toise !... c'est toisé ! je suis reçu... je suis admis comme aspirant tambour-major... Je viens de signer mon engagement... dans deux jours le sac sur le dos ; dans huit, à la frontière ; dans quinze, en Italie !...

RENÉ, *relevant la tête.*

En Italie !...

VILLANOVA.

En Italie!... que veux-tu dire?

PAPILLON.

Ah! c'est juste... vous ne savez pas ça... Les hostilités sont reprises avec l'Autriche... Tenez, v'là le journal qui vient de paraître et qui l'annonce... Le premier consul va prendre le commandement de l'armée et marcher sur l'Italie, dont plusieurs provinces sont déjà soulevées.

RENÉ, à part, se levant.

Quel espoir!...

VILLANOVA.

Mes amis m'attendent... ils comptent sur moi... et je ne serai pas là!

RENÉ.

Qui vous en empêche?

VILLANOVA.

Je suis pauvre encore... il faudra de longues formalités avant que je puisse rentrer en... possession de mes biens... et, pendant ce temps, d'autres combattront et mourront pour l'Italie!

RENÉ.

Hélas! je n'ai rien.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CADAMOUR.

CADAMOUR, tout enrubanné et des fleurs à son chapeau.

Mais je suis riche, moi, bagasse! j'avais mon idée; les paroles du petit m'ont fait réfléchir, et les vôtres, monsieur Villanova, m'ont achevé. Je me suis dit: Cadamour, mon bon, il faut te faire soldat. Je me suis engagé. Mais, que je me suis dit encore: Si tu te fais soldat, tu n'as pas besoin d'appartement; si tu n'as pas besoin d'appartement, tu n'as plus besoin de rentes. J'ai vendu mes cent vingt livres de rente... v'là le capital... je vous l'apporte... Acceptez-le, monsieur Villanova... c'est un placement pour ma vieille mère et le plus sûr que je puisse trouver, puisqu'il repose sur l'honneur d'un galant homme!

SUZETTE.

Ah! monsieur Jupiter!... tenez, embrassez-moi!

PAPILLON, *lui serrant la main.*

Tiens, Jupiter, tu ne diras jamais rien de plus spirituel que ça!...

VILLANUOVA.

J'accepte cet argent. Nous nous reverrons en Italie, mes amis, et là, j'espère payer toutes mes dettes... (*Regardant René et prenant la main de Lélia.*) Car il en est une autre que je contracte aujourd'hui. La guerre finie, venez à moi, René, et ce jour-là, je mettrai, comme aujourd'hui, la main de ma fille dans la vôtre, en vous disant. Elle est à vous!

RÉNÉ.

Ah! monsieur!...

LÉLIA.

René, je vous attendrai fidèlement... et si nous ne devons plus nous revoir... oh! je vous le jure... je ne serai jamais la femme d'un autre!...

PAPILLON et CADAMOUR, *agitant leurs chapeaux.*

En Italie! en Italie!...

SUZETTE.

Ma foi, v'là la fièvre qui me gagne aussi, moi... Je ne peux pas tenir en place!... j'ai des fourmis sous les pieds... Je vous suis, manzelle!... (*Jetant son bonnet en l'air.*) Tant pis! je dis comme tout le monde : En Italie!

TOUS.

En Italie! (*Le rideau baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un campement au sommet du grand Saint-Bernard. Rochers couverts de neige; au fond et à perte de vue, à l'horizon, la vallée d'Aoste, vivement éclairée par le soleil levant. Des soldats de toutes armes sont couchés pêle-mêle, au milieu des affûts, des canons et des caissons démontés. Leurs uniformes sont déchirés et couverts de boue. La plupart ont les jambes enveloppées dans des guêtres de paille tressée. Ils dorment tous. Au lever du rideau, le silence règne partout, puis on entend la voix d'un pâtre s'élever de la vallée, au lointain.

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉ, PAPILLON, UN GRENAUIER, UN CHASSEUR, UN VOLTIGEUR, SOLDATS. (*René porte l'uniforme de lieutenant de chasseurs à pied; Papillon celui de tambour.*)

LE PATRE, *chantant.*

Dancez, villageois,
 Dans votre village,
 Le pandour sournois
 Met tout au pillage.
 Dansez, villageois!

Ici je suis libre
 Comme un vieux Romain;
 De ces monts au Tibre
 Voie mon refrain!

PAPILLON, *s'éveillant.*

Tiens, c'est drôle!... je rêvais que j'étais au paradis... du théâtre de l'Opéra... et que j'entendais...

LE PATRE, *s'éloignant.*

Dancez, villageois,
 Dans votre village,

Le pandour sournois
Met tout au pillage.
Dansez villageois!

PAPILLON, *se frottant les yeux.*

Mais non... je ne rêve pas tout à fait... j'entends bien la musique... (*Regardant la vallée.*) Et je vois le paradis!... Sapristi! que c'est beau!... Via donc l'Italie!... Un pays comme celui-là gémirait éternellement sous l'oppression des mangeurs de choucroute!... vrai, ce serait dommage. (*Frappe légèrement sur l'épaule de René.*) Mon lieutenant, mon lieutenant, nous y sommes... regardez donc!

RENE.

Ah!... je voulais être le premier à saluer la terre qu'elle habite... mais la fatigue avait brisé mes forces... je me suis endormi.

PAPILLON.

Comme nous tous... Après huit heures passées à gravir le Saint-Bernard, la nuit, traînant à force de bras des joujoux comme ceux-ci : (*Il montre des canons démontés et enveloppes de troncs de sapin creusés.*) on a bien le droit de se reposer sur l'édredon moelleux. (*A un Grenadier couché sur un caisson.*) N'est-ce pas, grenadier?...

LE GRENADIER, *grognant.*

Le morceau était trop dur... on aurait pu en faire plusieurs bouchées.

UN VOLTIGEUR.

Quelle grimpée!

PAPILLON.

Surtout quand il faut la faire avec armes et bagages.

UN CHASSEUR PHILOSOPHE, *désignant la montagne.*

À quoi que ça sert dans la nature, ces gros tas de pierre?

LE GRENADIER, *d'un air mécontent.*

Si celui qui créa le monde avait eu le sac sur le dos, il n'aurait pas fait les montagnes si hautes! (*On rit.*)

PAPILLON.

Ça serait heureux pour les jambes, mais fâcheux pour les yeux, mon vicieux... regardez donc!

LE GRENADIER, *se recouchant.*

Je n'y vois pas clair quand je suis à jeun.

TOUS.

C'est superbe!...

LE GRENADIER, se soulevant.

C'est superbe ! mais pour descendre là-bas, il faut marcher ; pour marcher, il faut des souliers... les miens sont restés à mi-côte du Saint-Bernard.

LE CHASSEUR PHILOSOPHE.

A quoi servent les souliers... quand on a des pieds ? (On rit.)

LE VOLTIGEUR.

Tonnerre ! que j'ai faim !

TOUS.

Et moi ! et moi !

PAPILLON, monté sur un affût et prenant la pose du général en chef.

« Soldats de l'armée d'Italie ! vous n'avez pas de pain...
» mais vous avez des cartouches. »

TOUS.

Oui ! oui !...

PAPILLON.

« Vous n'avez pas de souliers... mais voici une botte qui
» vous tend les bras ! »

LES SOLDATS, riant.

Bravo !

PAPILLON.

« Les Kaiserliks ont voulu la chausser, mais les Italiens
» prétendent que c'est malsain pour leurs cors. (On rit.) A
» Castiglione, à Arcole, à Rivoli, vous avez déjà arraché
» une fameuse dent à l'Autriche... aujourd'hui, c'est autre
» chose, vous êtes passés à l'état de tire-bottes... il faut la
» déchausser ! »

TOUS.

Bravo ! bravo ! (Pendant cette scène, un général, enveloppé d'un manteau et suivi de quelques Officiers, est descendu par le grant praticable de droite ; il gripotte un morceau de pain sec d'un air de bon appétit. Quelques soldats se sont levés et portent la main à leur chapeau. Le général leur fait signe de se taire. Il s'approche de Papillon.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN GÉNÉRAL, OFFICIERS, puis DES RELIGIEUX DU SAINT-BERNARD.

LE GÉNÉRAL, prenant Papillon par l'oreille.

Ah ! ah ! tu deviens donc orateur, toi ?...

PAPILLON, à part.

Le général!... je suis pincé!

LE GÉNÉRAL.

Allons, pour cette fois, je pardonne (Avec un geste de menace amicale), mais ne parle plus.

PAPILLON, guignant d'un air sournois le morceau de pain que mange le général.

Ne pas parler, mon général, c'est facile... quand on a la bouche pleine.

LE GÉNÉRAL, riant.

Ah! ah!... tu as faim?

PAPILLON.

Ça se conjugue, mon général... J'ai faim, tu as faim, ils ont faim. (Légers murmures des soldats.)

LE GÉNÉRAL, aux soldats:

Eh bien, que diriez-vous si l'on vous servait là, tout à l'heure, une bonne ration de pain frais et un petit verre de cognac?

LE GRÉNADIER, se levant.

Du pain frais!

LE VOLTIGEUR.

Du cognac!

LE CHASSEUR PHILOSOPHE.

A quoi sert... (Se reprenant) si... le cognac a du bon.

PAPILLON.

Comme en traversant les Alpes je n'ai pas aperçu le moindre mitron, je dirais, mon général, que vous êtes sorcier.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, regarde. (On voit descendre les religieux du Saint Bernard, portant de grands pains dans des corbeilles d'osier. D'autres sont chargés de gobelets et de bouteilles. Ils distribuent leurs provisions à droite et à gauche.)

LES SOLDATS.

Vive le général! (Ils se groupent au fond et se mettent gaiement à déjeuner. Les religieux sortent par la droite.)

LE GÉNÉRAL, allant s'asseoir, à gauche, sur un canon.

A-t-on des nouvelles de Masséna?

UN OFFICIER.

Aucune, mon général; Masséna est toujours bloqué dans Gènes.

LE GÉNÉRAL.

« Qu'il tienne encore huit jours, me disait tout à l'heure le premier consul, et les Autrichiens sont à nous ! » Mais qui nous apprendra ce qui se passe dans Gènes ?

SCÈNE III

LES MÈNES, CADAMOUR, *entrant de la gauche, accompagné de quelques soldats.*

CADAMOUR.

Moi, mon général... j'en arrive tout droit.

RENÉ ET PAPILLON, *poussant un cri.*

Jupiter!... *(Ils lui serrent la main.)*

PAPILLON, *le regardant.*

Dans quel état!... quelle débîne! *(Cadamour est étique, efflanqué, nu-pieds; il est vêtu d'un habit de paysan italien.)*

LE GÉNÉRAL.

Parle... que sais-tu?... comment as-tu pu venir jusqu'ici ?

CADAMOUR.

Voilà la chose... Les Autrichiens, ne pouvant nous battre, ont résolu de nous prendre par la famine... Nous avons d'abord mangé nos chevaux... puis, après les chevaux, nous avons mangé les barnais... Ça n'était pas bon... pourtant ça se digérait encore... Mais quand le général a vu qu'il faudrait bientôt nous manger les uns les autres, il s'est fâché... Bagasse! qu'il a dit, les Autrichiens m'embêtent; ils ont des chevaux qui me tirent l'œil... Et c'est vrai que leurs chevaux étaient dodus et gras, que ça faisait venir l'eau à la bouche... Allons remonter notre cavalerie, qu'il dit, le général... Alors nous avons fait une sortie... quelle sortie!... Malheureusement, je reçus un coup de crosse qui me fit voir trente-six chandelles, et je restai sur le champ de bataille... Mais en tombant, j'aperçus mes camarades qui faisaient trotter vers la ville toute une provision de biftecks.

LE GÉNÉRAL.

Ah! la sortie avait réussi ?

CADAMOUR.

Oui, mon général... Mais c'est égal, ça ne durera pas longtemps... et si la ville n'est pas secourue d'ici à quelques jours, il ne restera plus un homme debout pour vous présenter les armes... (*Chancelant.*) Ah! c'est que c'est une terrible chose que la faim!... Moi, qui vous parle, j'étais solide, maintenant je suis faible... je suis... bagasse!... je crois que je vais me trouver mal! (*Il tombe dans les bras de Papillon.*)

LE GÉNÉRAL.

Secourez ce brave soldat... (*On s'empresse autour de lui. On le fait asseoir à droite. Aux officiers.*) Oui, ce n'est qu'au prix d'efforts héroïques; sans cesse renouvelés, que Masséna peut se maintenir dans Gènes... Mais s'il savait que nous avons franchi les Alpes, il tiendrait, coûte que coûte, huit jours encore, et le plan du général Bonaparte ne serait pas compromis... Comment le lui faire savoir?

RENÉ, qui a entendu, s'approchant du général.

J'essayerai, mon général, si vous voulez me le permettre.

LE GÉNÉRAL, le regardant attentivement.

Vous faisiez partie du corps du général Suchet, lieutenant Duval; il vous a recommandé chaudement à moi... Vous êtes brave... serez-vous adroit?

RENÉ, simplement.

J'essayerai, mon général.

LE GÉNÉRAL.

C'est bien... Venez... Vous recevrez les ordres du premier consul; mais songez, qu'en aucun cas, la lettre dont vous serez porteur ne doit tomber aux mains de l'ennemi.

RENÉ, désignant Papillon et Cadamour.

Mon général, permettez à ces deux braves soldats de m'accompagner, et je répons de tout. L'un me servira de guide, l'autre me remplacera si je suis tué.

LE GÉNÉRAL.

Soit, et que Dieu vous protège!... Venez, lieutenant... (*Aux officiers.*) Suivez-moi, messieurs.

SCÈNE IV

PAPILLON, CADAMOUR, LE GRENADIER, LE CHASSEUR,
LE VOLTIGEUR, SOLDATS.

CADAMOUR, achevant de manger.

Merci... cela va mieux.

PAPILLON.

Ne te presse pas, ma vieille... (Lui présentant un petit verre.) Tiens, avale-moi ça... c'est du chien tout pur.

CADAMOUR, après avoir bu.

Un vrai velours !

PAPILLON.

Comme ça, t'as donc pu échapper aux Kaiserlicks ?

CADAMOUR.

Après mon atout, je suis resté étendu sur le champ de bataille... Combien de temps ? Je l'ignore... Quand j'en trouvai ma paupière, comme on dit dans la ronce, j'étais dans la chaumière d'un paysan... Ce brave homme, voyant que je respirais encore, m'avait ramassé... Ma blessure était une simple plaisanterie... Je voulus rentrer à Gènes, mais, bagasse ! c'est une ville d'où il est facile de sortir, mais où l'on n'entre pas... Les Autrichiens gardaient toutes les routes ; les chemins en étaient infestés.

LE CHASSEUR-PHILOSOPHE.

A quoi sert l'Autrichien sur la terre ?

PAPILLON, brusquement.

À se faire battre par le Français.

CADAMOUR, lui serrant la main.

Papillon, permets que je te serre la main, ta définition est pleine de sens... Le paysan me donna ce pauvre manteau, j'en couvris mon uniforme, et comme je connaissais la langue du pays, je me suis mis en route pour le Saint-Bernard, me cachant le jour, marchant la nuit, espérant pouvoir rentrer en France... Je suis arrivé jusqu'aux avant-postes... et vous savez le reste. (Ils se lèvent.)

PAPILLON.

Moi brave Jupiter !... Ah ! que je suis content de te revoir !

CADAMOUR.

Et moi, je suis enchanté de te procurer ce plaisir.

PAPILLON.

Pour fêter ton arrivée, je veux te régaler d'une chanson que j'ai composée moi-même.

CADAMOUR.

J'aimerais mieux un petit verre... Enfin, va pour la chanson.

LES SOLDATS.

La chanson ! la chanson !

LE CHASSEUR PHILOSOPHE.

A quoi que ça sert, les chansons ?

PAPILLON.

A faire fuir les hibous, chasseur de malheur... Bouche-
 toi les oreilles si tu ne veux pas entendre... (*Aux soldats.*)
 Attention au refrain.

LES SOLDATS.

Oui, oui.

Air nouveau de M. Fossey.

PAPILLON.

Le conscrit...

LES SOLDATS.

Cri !

PAPILLON.

Craint le bruit ;

LES SOLDATS.

Lui !...

PAPILLON.

Et frémit...

LES SOLDATS.

Il frémit ?...

PAPILLON.

Le jeune conscrit.

LES SOLDATS.

Oui !

PAPILLON.

Il est timide avec les femmes,
 Il baiss' les yeux en soupirant...

Oh ! oh !

LES SOLDATS.

Ah ! ah !

PAPILLON.

Le naïf soldat !

LES SOLDATS.

Le naïf soldat !

PAPILLON.

Mais l'voltigeur chéri des dames
 Mène l'amour tambour battant !

Oh ! oh !

LES SOLDATS.

Ah ! ah !

PAPILLON.

Le joli soldat!

LES SOLDATS.

Le joli soldat.

PAPILLON.

Oh! oh! oh! ah!

LES SOLDATS.

Ah! ah! ah! ah!

PAPILLON.

Le joli (*fer*) soldat.

LES SOLDATS.

Quel soldat!

(On danse sur la ritournelle.)

CADAMOUR.

Bagasse! elle me va, cette romance!

PAPILLON.

Second couplet!

TOUS.

Second couplet!

DEUXIÈME COUPLET.

Le conscrit...

Cri!

Craint le bruit,

Lui!

Et frémit...

Il frémit...

Le jeune conscrit.

Oui!

Il s' grise à la première bouteille,

A la drogue il est le pigeon,

Oh! oh!

Ah! ah!

Le naïf soldat!

Le grenadier, du jus d'la treille,

Quoique imbibé, reste d'aplomb.

Oh! oh!

Ah! ah!

Le joli soldat!

Quel soldat!

PAPILLON.

Troisième et dernier couplet!

TOUS.

Écoutons! écoutons!

TROISIÈME COUPLÉ.

Le conscrit...

Cri!

Craint le bruit,

Lui!

Et frémit...

Il frémit...

Le jeune conscrit.

Ouil

Le premier feu toujours l'étonne.

Et de l'œil il cherche un butisson...

Oh! oh!

Ahl ah!

Le naïf soldat!

Mais quand plus tard la charge sonne,

Brav'ment il s'flanque un coup d' torchon!

Oh! oh!

Ahl ah!

Le joli soldat!

Quel soldat!

LES SOLDATS.

Bravo! bravo! Papillon! (*Ils dansent sur la ritournelle. — Roulement de tambour... Les soldats vont prendre leurs sacs et leurs fusils.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, RENÉ, OFFICIERS, SOLDATS. LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

RENÉ tenant une dépêche à la main.

Papillon, Jupiter... apprêtez-vous à me suivre.

LE GÉNÉRAL debout sur un rocher et montrant aux soldats les plaines de l'Italie.

Enfants!... Chaque village de ce pays porte le nom d'une de vos victoires!... Montrez-vous dignes de vous-mêmes, et bientôt l'Italie sera libre!

LES SOLDATS.

Vive le général! vive la France!

CADAMOUR à ses camarades.

En route pour Milan!

TOUS.

A Milan!... à Milan! (*Tambours, clairons, mouvement de départ. Le rideau baisse.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

 ACTE TROISIÈME

Une salle du château de Villanova aux environs d'Alexandrie.
 A gauche, au premier plan une petite porte découpée dans la
 boiserie. Porte au deuxième plan; porte et fenêtre à droite.
 Au fond, à droite, une porte, à gauche, une grande armoire
 sculptée, praticable.

 —
 SCÈNE PREMIÈRE

SCHUCKMANN, SUZETTE. *Schuckmann, en grand uniforme
 de sergent de grenadiers d'un régiment autrichien,
 est agenouillé aux pieds de Suzette. Autour de ses poignets
 est enroulé un écheveau de laine que Suzette dévide en don-
 nant des signes d'impatience.*

SUZETTE.

Ne bougeons pas! fixe et immobile!

SCHUCKMANN.

Ya! c'être humiliant pour un sergent de l'Autriche... Un
 semblable position... à genoux!

SUZETTE.

Laissez-donc! vous devez en avoir l'habitude... N'avez-
 vous pas fait les dernières campagnes d'Italie?

SCHUCKMANN.

Ya.

SUZETTE.

Eh bien?

SCHUCKMANN *après avoir cherché.*

Che comprends pas!

SUZETTE.

Ça ne fait rien... je me comprends, moi. Mais tenez-vous
 donc tranquille. Mon Dieu! qué vous êtes maladroit, mon-
 sieur Schuckmann.

SCHUCKMANN.

Neint che ne suis bas maladroit, che suis amoureux.

Encore!

SUZETTE.

Tuchurs!

SCHUCKMANN.

Ce pauvre Schuckmann!

SUZETTE *riant*.

SCHUCKMANN.

Ya! pauvre Schuckmann! depuis quinze churs que che suis touché avec nos crenadiers dans cette magnifique château, che ne manche plus, che ne bois plus; che ne dors plus... Combrenez-vous?

SUZETTE.

Non!

SCHUCKMANN.

Il être temps que cela finisse.

SUZETTE.

Et que faut-il faire pour cela?

SCHUCKMANN.

Bresque rien... si fous foulez seulement être mon petite femme.

SUZETTE.

C'est une idée cela.

SCHUCKMANN.

Combrenez-vous?

SUZETTE.

la! Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle vous a poussé?

SCHUCKMANN.

Ce matin, en astiquant mon giberne. Che me suis dit : Mademoiselle Suzette elle adore son maitresse, mademoiselle Lelia; moi, chadore ma colonel, M. le baron de Brucken.

SUZETTE.

Un drôle de goût que vous avez là!

SCHUCKMANN.

C'être mon supérieur!

SUZETTE.

Enfin!

SCHUCKMANN.

Che continue : et puisque M. le baron de Brucken va épouser mademoiselle Lelia, il être tout naturel que j'épouse mademoiselle Suzette. Combrenez-fous?

SUZETTE.

C'est limpide!

SCHUCKMANN.

Ya ! che continue...

SUZETTE se levant.

Une question ! sergent.

SCHUCKMANN se levant aussi.

Barlez !

SUZETTE.

Et si par hasard mademoiselle Lélia refusait d'épouser M. le baron de Brucken ?

SCHUCKMANN.

Impossible !

SUZETTE.

Ah !

SCHUCKMANN.

M. le baron il avre sauvé la vie à son père, le comte de Villanuova...

SUZETTE.

Quand cela ?

SCHUCKMANN.

Tous les churs ! M. de Brucken commande la plus belle régiment de grenadiers de Sa Majesté l'empereur d'Autriche. (Se montrant.) En voilà la preuve... il être ici en Piémont, en pays conquis... combrenez-vous ?

SUZETTE.

Non !

SCHUCKMANN.

M. de Brucken il être le maître de piller, de brûler, de saccager ce vieux château... Il être le maître de faire fusiller M. le comte de Villanuova...

SUZETTE.

Et il ne l'a pas fait ?

SCHUCKMANN.

Nein !

SUZETTE.

Donc il lui a sauvé la vie ?

SCHUCKMANN triomphant.

Ya !... combrenez-vous ?

SUZETTE.

Oui ! oui !

SCHUCKMANN.

Le jour de notre arrivée dans ce pays le colonel nous avre dit : Enfants ! vous voyez ces villages, ces bourgs, ces mé-tairies ; c'ètre ici le pays des pons vins et des jolies filles !

Tout cela être à vous! Buvez! chantez! dansez! amusez-vous! et si le paysan n'être pas satisfait, fous avez des baïonnettes au bout de vos fusils et des cartouches dans vos gibernes!... combrenez-vous?

SUZETTE.

Parfaitement... c'est du pur autrichien.

SCHUCKMANN.

Mais si quelqu'un de vous il avre la bêtise de foier un œuf... je dis un œuf, dans le château de Villanuova, le misérable bérira sous le bâton.

SUZETTE.

Il est certain qu'après un pareil trait, mademoiselle Lélia serait bien ingrate si elle refusait sa main à monsieur Frédéric.

SCHUCKMANN.

Ya! elle serait une petite ingrate... comme vous aussi, matemoiselle Suzette, si vous n'avre pas pitié du pauvre Schuckmann. *(Il veut l'embrasser.)*

SUZETTE, s'échappant et remontant.

Che combrends pas!

SCHUCKMANN, très-étouffé.

Fous combrenez pas!

SUZETTE.

Nein!

SCHUCKMANN.

C'être étonnant!... je barle pourtant en pon allemand...

SUZETTE.

C'est peut-être pour ça... *(On entend un grand bruit et des cris confus à la cantonade; quelques domestiques du château, hommes, femmes, et enfants, se précipitent sur la scène, poursuivis par des soldats croates.)*

UN DOMESTIQUE.

Au secours! au secours!...

SCHUCKMANN.

Des pillards!... ah! che combrends!

SCÈNE II

SCHUCKMANN, SUZETTE, UN SERGENT CROATE, SOLDATS CROATES et AUTRICHIENS, DOMESTIQUES. DEUX JEUNES FILLES, UN PAYSAN, UNE VIEILLE FEMME. *(Quatre Croates entrent par le fond, trainant deux jeunes filles qui se débattent en poussant des cris; deux autres soldats entrent par la gauche.)*

che avec le paysan . Enfin, deux autres soldats emmènent la vieille femme par la porte du fond; puis peu à peu le théâtre se garnit de soldats autrichiens attirés par le bruit.)

UNE JEUNE FILLE, *se débattant.*

Laissez-moi! laissez-moi!

UN PAYSAN, *trainé par deux Croates.*

Je vous ai tout donné... je n'ai plus rien... tuez-moi!

UNE VIEILLE FEMME, *à deux Croates.*

Vous avez égorgé jusqu'à mon pauvre vieux chien!... que voulez-vous encore?

SUZETTE, *arrachant la vieille femme des mains des soldats.*

N'avez-vous pas de honte?

SCHUCKMANN, *au sergent croate.*

Qu'est-ce que vous demandez, vous?

LE SERGENT.

Le colonel de Brucken.

SCHUCKMANN.

Il être absent pour le moment, mais c'être moi qui le remplace.

LE SERGENT, *montrant un papier.*

Voici un ordre du général qui enjoint à votre colonel de me recevoir avec mes hommes dans ce château.

SCHUCKMANN.

Tiable!

LE SERGENT.

Ça vous contrarie, camarade! ah! dame! je vous préviens que nous allons rogner vos portions... nous venons de loin, et nous avons les dents longues.

SUZETTE, *sortant par la droite, avec la vieille femme.*

Miséricorde! ils vont tout dévorer!...

LE SERGENT, *à ses soldats.*

Allons! enfants! ne perdons pas de temps!... au pouffail-ler! à la cave! (*Plusieurs soldats sortent en poussant des cris.*)

SCHUCKMANN, *sur la porte.*

Ein instant!... on ne pille pas ici!...

LE SERGENT.

Qu'est-ce qu'il chante, celui-là!... ne pas piller!... des soldats de l'Autriche!

SCHUCKMANN.

C'être l'ordre du colonel de Brucken!

LE SERGENT.

Nous ne connaissons pas cet ordre-là!... A la guerre comme à la guerre!...

LES SOLDATS.

Oui! oui!...

LE SERGENT, *aux Allemands.*

Ah ça! de quel régiment êtes-vous donc, vous autres?...
(Murmures parmi les Allemands.) Depuis quand des grenadiers ont-ils peur d'une bouteille de vin et d'une jolie fille? Sommes-nous en guerre, oui ou non?... on nous défend de piller!

SCHUCKMANN.

Ici! Ya! ailleurs, c'être différent!

LE SERGENT.

Pas d'exceptions!...

TOUS LES SOLDATS, *avec force.*

Il a raison!

SCHUCKMANN, *d ses soldats.*

Je vous défends!...

LE SERGENT.

Au diable!... vive la guerre!... vive le pillage!...

LES SOLDATS.

Vive la guerre!... vive le pillage!... *(Les jeunes filles fuient par la porte de gauche, en poussant de grands cris; des soldats les poursuivent.)*

SCHUCKMANN, *à part.*

C'être étonnant!... pour le pillage, ils sont toujours prêts à marcher.

LES SOLDATS, *rentrant avec des provisions de toute espèce, et des bouteilles qu'ils déposent sur une table.*

Voilà du vin!

LE SERGENT.

A la bonne heure! camarades! vive le plaisir, la bombe! l'orgie!...

SCZETTE, *rentrant précipitamment par le fond, et poursuivie par des soldats.*

Laissez-moi!...

LE SERGENT.

A nous les jolies filles!...

SCHUCKMANN.

Ne la touchez pas, tarteifle!...

LE SERGENT, voulant embrasser Suzette.

Un baiser!...

SUZETTE, lui donnant un soufflet.

Tiens! le voilà!...

LE SERGENT, tirant son sabre.

Malheureuse! tu payeras cher!...

LES SOLDATS.

A mort! à mort!

QUELQUES VOIX.

Non! non! la schlague!...

SCHUCKMANN, dégainant, et se plaçant devant Suzette.

Le premier qui bouge! il être mort!...

LES SOLDATS.

La schlague! la schlague!... (Les soldats se jettent sur Schuckmann, le désarment, et trainent Suzette au milieu du théâtre.)

SUZETTE, à genoux, poussant un cri.

Ah!... (Au moment où le supplice de Suzette va commencer, le comte de Villanuova entre brusquement par la porte de gauche.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE DE VILLANUOVA.

LE COMTE.

Que se passe-t-il donc? pourquoi ce désordre?

SCHUCKMANN.

Monsieur le comte! chustice! je vous demande chustice!

LE COMTE.

Justice! ne commandez-vous pas ici?...

SCHUCKMANN.

Je commande, ya... mais on ne m'obéit pas!

LE COMTE, apercevant Suzette garrottée.

Suzette! à genoux!... que signifie?...

SUZETTE.

Une galanterie autrichienne, monsieur le comte, la schlague!... à moi!...

LE COMTE, *tressaillant.*

Qui a donné cet ordre ?

LE SERGENT CROATE, *s'avançant.*

Moi !

LE COMTE, *toisant le sergent croate.*

Quoi ! vous, un soldat !... vous ne rougissez pas ...

LE SERGENT.

De quoi vous mêlez-vous ? qui êtes-vous ?

SCHUCKMANN, *bas au sergent.*

C'être monsieur le comte de Villanuova.

LE SERGENT.

Que m'importe ?...

SCHUCKMANN, *de même.*

Le maître de ce château...

LE SERGENT, *avec violence.*

Il n'y a pas d'autres maîtres ici que nous !...

LES CROATES.

Oui ! oui !...

LE COMTE, *avec autorité.*

Vous vous trompez !... si opprimé, si humilié que soit ce malheureux pays, il ne sera pas dit que, moi vivant, on aura fait de ma maison, de la maison où est mort mon père... un lieu de scandale et de débauche... Soldats ! sortez ! sortez ! ou je jure Dieu qu'il va couler du sang ici !...

SUZETTE, *effrayée.*

Monsieur le comte, au nom du ciel !...

SCHUCKMANN, *bas au comte.*

C'être des sauvages !... prenez garde, monsieur le comte !

LE SERGENT.

Par tous les diables ! qu'on garrotte cet enragé !

LES SOLDATS.

Oui ! oui ! (*On va s'élançer sur le comte, lorsque Frédéric parait.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

SCHUCKMANN, *apercevant Frédéric.*

Ma colonel !

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Le chef du détachement ?

LE SERGENT, s'avançant.

Présent, colonel !

FRÉDÉRIC.

Vous garderez les arrêts pendant tout votre séjour dans ce château.

LE SERGENT.

Mais... colonel...

FRÉDÉRIC.

Un mot de plus... et je vous fais fusiller. Sortez ! (Aux soldats.) Vous entendez ! sortez ! sortez tous !

SCHUCKMANN.

Vive le colonel !

LE SERGENT.

Mille tonnerres ! si j'osais ! (Frédéric le regarde sévèrement.) On s'en va ! on s'en va ! (Aux soldats croates.) Patience ! nous ne serons pas toujours sous ses ordres.

SCHUCKMANN, à ses soldats.

Quant à vous, ganailles ! che vous réserve un chien de ma chatte. Combrenez-vous ? (Tout le monde sort, excepté Frédéric et le comte.)

SUZETTE, en sortant.

La schlague ! à moi !... oh ! je me vengerai !

SCÈNE V

FRÉDÉRIC, LE COMTE.

LE COMTE.

Permettez-moi, monsieur le baron, de me féliciter de l'à-propos de votre retour et de vous remercier...

FRÉDÉRIC.

Vous ne doutez pas, monsieur le comte, du vif intérêt que je vous porte, ainsi qu'à mademoiselle Lélia votre fille ; déjà je vous en ai donné la preuve en obtenant l'annulation de l'ordre d'exil dont vous aviez été frappé !

LE COMTE.

Que dites-vous ? quoi ! c'est à vous que je dois...

FRÉDÉRIC.

Pardonnez-moi, j'avais promis de vous taire ce secret... l'ardeur de mon amitié m'a fait manquer à ma parole.

LE COMTE.

Est-ce bien à votre seule amitié que je suis redevable du service que vous m'avez rendu ?

LE COLONEL.

Si j'en rappelle le souvenir, ce n'est pas, croyez-le bien, pour m'en faire un titre à votre reconnaissance. Je tiens seulement à constater que vous avez toujours eu en moi un ami dévoué, et, ce point établi, vous ne trouverez pas mauvais que je décline à l'avenir la responsabilité des mesures que pourrait nécessiter votre imprudence.

LE COMTE.

Monsieur, j'avoue que je ne vous comprends pas.

FRÉDÉRIC.

Je n'expliquerai donc plus clairement, monsieur le comte. (*Le comte lui fait signe de s'asseoir et prend un siège. Frédéric assis :*) Je vous apprendrai, puisque vous paraissez l'ignorer, que vos démarches sont l'objet d'une active surveillance. On sait que vous avez conservé pour une nation avec laquelle nous sommes en guerre, des sympathies difficiles à concilier avec vos devoirs de sujet autrichien ; on sait encore que vous entretenez avec des gens suspects, avec des meneurs, des intrigants de bas étage, des patriotes, comme ils s'appellent, des relations qui ne peuvent s'expliquer que par une complicité criminelle. Prenez-y garde, monsieur, suspect aujourd'hui, demain vous pouvez être placé sous le coup d'une accusation capitale.

LE COMTE.

J'ignorais, en effet, qu'il y eût près de moi des espions chargés d'observer mes démarches, d'interpréter mes paroles, de deviner mes pensées et mes vœux. Je vous remercie de l'avis, monsieur, et j'en tiendrai le compte qu'il mérite.

FRÉDÉRIC.

Je vous répète, monsieur, que le danger est sérieux. En retour des bienfaits dont l'empereur notre maître vous a honoré...

LE COMTE.

Des bienfaits!

FRÉDÉRIC.

Il exige un gage de votre fidélité.

LE COMTE.

Un gage de ma fidélité?

FRÉDÉRIC.

Sa Majesté connaît l'affection respectueuse et profonde que j'ai vouée à mademoiselle votre fille...

LE COMTE.

Ah! vraiment, l'empereur sait...

FRÉDÉRIC.

Le zèle avec lequel j'ai plaidé votre cause...

LE COMTE.

Oui... oui... je comprends!

FRÉDÉRIC.

Ce zèle... ce dévouement, je suis prêt encore à vous en donner des preuves. Mais que dis-je? il ne tient qu'à vous, monsieur le comte, de détruire les soupçons qui vous exposent à toute heure aux sévérités de l'administration militaire. Conformez-vous au désir de Sa Majesté, et personne ne sera tenté de voir un conspirateur dans le loyal gentilhomme qui aura choisi pour gendre un des serviteurs les plus dévoués de l'empire.

LE COMTE, *avec ironie.*

Je vous suis reconnaissant, monsieur, de cette nouvelle marque d'intérêt; (*se levant*) mais une proposition aussi inattendue mérite quelque réflexion.

FRÉDÉRIC, *se levant aussi.*

Ainsi, monsieur, vous me permettez d'espérer?

LE COMTE.

Demain, monsieur, je vous ferai connaître la réponse de ma fille.

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est un refus! n'importe! de gré ou de force, il faut que ce mariage s'accomplisse. (*Haut.*) A demain donc, monsieur le comte.

LE COMTE.

A demain! (*Frédéric sort par le fond.*)

SCÈNE VI

LE COMTE, puis BEPPO.

LE COMTE.

Ma fille! l'épouse de cet homme! voilà donc le secret de ce dévouement dont il se targuait à toute heure! Béni soit Dieu! pour la première fois de ma vie la reconnaissance m'était à charge!... Je puis le haïr sans scrupule!... Frédéric de Brucken, mon gendre! lui! le plus implacable, le plus cruel des oppresseurs de ma patrie! Ah! demain, de-

main, ce n'est pas moi qui lui répondrai, c'est la voix de l'Italie entière, debout, le glaive au poing, ivre de colère, altérée de vengeance!... Oui, à demain, baron de Brucken, à demain!

UNE VOIX à la cantonade.

Dancez, villageois,
 Dans votre village,
 Le Pandour sournois
 Met tout au pillage.
 Dancez, villageois!

LE COMTE.

Le signal de Beppo! (Il va à la porte du fond, jette un coup d'œil à l'extérieur, puis redesend vivement la scène et ouvre la petite porte à gauche. Beppo entre enveloppé dans un grand manteau.)

BEPPU.

Personne?

LE COMTE.

Personne. Eh bien, quelles nouvelles, Beppo?

BEPPU.

Quelle course! quelle chasse! J'ai cru que je n'arriverais jamais jusqu'ici.

LE COMTE.

Tu as été poursuivi?

BEPPU.

Avec acharnement. Les Autrichiens, pour sûr, ont eu vent de quelque chose; on ne peut faire dix pas dans la campagne sans tomber sur une patrouille; il y a des factionnaires à tous les carrefours de la forêt. Heureusement qu'ils n'ont pas découvert l'entrée secrète du souterrain. Comme un soldat me couchait en joue, j'ai disparu derrière les broussailles, et me voilà.

LE COMTE.

Tu viens du Saint-Bernard?

BEPPU.

J'ai traversé la montagne en compagnie des Français. Demain, ils seront dans la vallée d'Aoste.

LE COMTE.

Enfin!

BEPPU.

Chemin faisant, j'ai sondé les dispositions de nos paysans:

ils hésitent encore, mais si vous vouliez vous mettre à leur tête et donner le signal, monsieur le comte, la danse commencerait.

LE COMTE.

Braves gens ! Ils n'attendent pas longtemps, Beppo. Mais il faut dérouter les soupçons de nos ennemis. C'est demain la fête de la madone de Dusino, il importe que rien ne soit changé aux habitudes de nos villageois.

BEPP0.

Quoi, vous voulez ?

LE COMTE.

Demain, on dansera sur la place du hameau. Seulement, aie soin que tous les hommes soient armés.

BEPP0.

Ainsi donc, c'est demain?...

LE COMTE.

Qui sait ? l'occasion, le hasard !

BEPP0.

Ne jugez-vous pas convenable, monsieur le comte, de leur donner vous-même vos instructions ?

LE COMTE.

Tu as raison... où sont les chefs ?

BEPP0.

A San-Gavino, chez mon frère, le fermier du bac.

LE COMTE.

Eh bien, partons ! (*Apercevant Lélia qui entre avec Suzette.*) Ma fille ! plus un mot !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LÉLIA, SUZETTE, *entrant du fond.*

LE COMTE, *à Lélia.*

Toujours des imprudences, mon enfant ; comment oses-tu te hasarder dans les rues du village ?

LÉLIA.

Nos pauvres malades ne peuvent venir au château, il faut bien que j'aille les voir dans leurs chaumières. Au surplus, d'après ce que m'a dit Suzette, il paraît que notre maison n'est pas plus sûre que les autres, mon père.

LE COMTE.

Ce scandale ne se renouvellera pas. Quoi qu'il en soit, je te conseille d'être prudente.

LÉLIA.

Vous sortez?

LE COMTE.

Pour quelques instants seulement.

LÉLIA, à mi-voix.

Ah! mon père, n'est-ce pas à vous qu'il faut recommander la prudence?

LE COMTE, l'embrassant.

Quand donc pourrai-je agir au grand jour, et cesserai-je de craindre pour ma fille et pour mon pays!...

LÉLIA.

Mon père!...

LE COMTE.

Ne crains rien, au revoir, mon enfant!... Viens, Beppo!
(Ils sortent par la porte du deuxième plan à gauche.)

SCÈNE VIII

LÉLIA, SUZETTE. (Lélia traverse le théâtre et va s'asseoir à gauche.)

SUZETTE.

Pauvre pays, mamzelle, où les braves gens sont obligés de cacher au fond de leur cœur deux amours aussi légitimes que ceux-là! Vive la France!... là, du moins, on peut aimer tout haut sa patrie... on peut aimer tout le monde!

LÉLIA, rêveuse.

La France! oh! pourquoi n'y sommes-nous pas restés! J'étais si heureuse dans ma petite chambre de la rue Saint-Antoine!... Je me vois encore, assise près de la fenêtre... la vue n'était pas belle! des toits et des cheminées... mais en face de cette fenêtre s'en ouvrait une autre... Je voyais chaque matin un visage ami dont le sourire m'envoyait au cœur un rayon de joie... Chaque soir, j'entendais une voix bien-aimée murmurer un doux adieu... Un jour, t'en souviens-tu? il m'apporta un bouquet... bien petit... des violettes... les premières de la saison... humbles fleurs, exhalant les suaves parfums du printemps!... c'était comme un aveu... puisqu'il n'osait pas parler! Pauvre René!... chère France!

SUZETTE.

Et mon petit Papillon? vous en souvenez-vous, mamzelle? et le vieux Jupiter, son ami?... quelle verve! quelle gaieté!

LÉLIA.

Où sont-ils, maintenant ?

SUZETTE.

Pas de nouvelles depuis six mois ! depuis notre départ de Paris ! J'ai dans l'idée, mamzelle, qu'un jour ou l'autre nous verrons M. René, comme dans les anciens romans de chevalerie, après avoir gagné ses éperons, c'est-à-dire ses épauettes, venir s'agenouiller devant la dame de ses pensées, et réclamer l'accomplissement d'une douce promesse !

LÉLIA.

Folle ! c'est un rêve !

SUZETTE, désignant *Frédérie qui entre.*

Et voici la réalité.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FREDÉRIC.

LÉLIA, à part.

Le baron de Brucken ! (*Elle fait un mouvement pour se retirer après avoir rendu à Frédéric son salut.*)

FREDÉRIC.

Est-ce donc ma présence qui vous chasse, mademoiselle ?

LÉLIA.

Vous ne le croyez pas, monsieur le baron... mais un peu de fatigue...

FREDÉRIC.

Permettez-moi, mademoiselle, quel que soit le regret que j'éprouve, d'insister pour obtenir de vous un moment d'entretien.

LÉLIA.

Qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

FREDÉRIC.

J'attends qu'il plaise à cette fille de se retirer.

SUZETTE, à part. *

Cette fille !

FREDÉRIC.

Eh bien ?

SUZETTE.

Je m'en vas... (*À part.*) Ah ! les Autrichiens ! les Autrichiens ! (*Elle sort par la porte de droite, premier plan.*)

SCÈNE X

LÉLIA, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Tout à l'heure, mademoiselle, j'ai fait part au comte Villanuova, votre père, des sentiments que j'éprouve pour vous, et que vous avez devinés... (*Lélia fait un mouvement.*) Vous les avez devinés à mon respect profond, à la sollicitude dont je vous entoure, aux services que je suis heureux de vous rendre! Le comte, sans se prononcer sur la demande que je lui ai faite, ne m'a point laissé ignorer que mon sort était entre vos mains, et que vous seule pouviez en décider. Parlez, mademoiselle, que dois-je attendre?

LÉLIA.

Monsieur le baron, je suis trop franche et trop loyale pour vous laisser des espérances qui ne se réaliseront jamais... J'attribuais à une ancienne amitié de famille les services que vous nous avez rendus. Je me trompais. Je le regrette profondément, parce qu'à la place de la reconnaissance qu'il m'était doux de vous exprimer, mon cœur ne peut rien vous offrir.

FRÉDÉRIC, *blessé.*

Ah!

LÉLIA.

Pardonnez-moi, monsieur le baron, de vous parler ainsi, mais je vous estime assez pour être convaincue qu'après un aveu aussi sincère, vous cesserez toute démarche pour obtenir un cœur qu'il n'est impossible de vous donner.

FRÉDÉRIC.

Parce qu'il appartient déjà à un autre, n'est-ce pas?

LÉLIA, *blessée.*

Monsieur...

FRÉDÉRIC, *riant.*

Quelque roman d'amour... un ami d'exil, un compagnon d'infortune à qui vous avez promis votre amour et votre main? Oui, j'ai entendu parler de cela... rêve de jeunes filles... Croyez-moi, vous n'êtes plus en France.

LÉLIA, *avec dignité.*

Je le vois bien, monsieur, car en France un galant homme ne chercherait pas à surprendre un secret qu'on ne veut pas lui confier.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle !...

LÉLIA.

Je ne permets à personne d'interpréter mes actions, mes paroles ou même mon silence... Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire... Si j'ai un secret au fond du cœur, ce secret m'appartient et je saurai le garder. (*Elle sort par la droite, premier plan.*)

SCÈNE XI

FRÉDÉRIC, seul.

Ah ! je ferai plier ta fierté, insolente fille ! Je veux te voir à mes genoux, pâle et suppliante, comme tu m'as vu tout à l'heure devant toi, confus et humilié ! (*Grand bruit au dehors.*) Que se passe-t-il ? (*Il court vivement à la porte du fond.*)

SCÈNE XII

FRÉDÉRIC, SCHUCKMANN.

SCHUCKMANN.

Ma colonel !

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce ?

SCHUCKMANN.

Un brissonnier que les camarades viennent de faire.

FRÉDÉRIC.

Qu'on l'amène.

SCHUCKMANN.

Le voici.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RENÉ, CROATES.* (*René est déguisé en colporteur ; balle sur le dos, bâton à la main.*)

FRÉDÉRIC, à René.

Approche ! (*Il s'assied.*) Qui es-tu ?

RENÉ.

Un pauvre colporteur de Mantoue.

FRÉDÉRIC.

Ton nom ?

RENÉ.

Giacomo Rinoldi.

FRÉDÉRIC, à Schuckmann.

Où l'a-t-on arrêté ?

SCHUCKMANN.

Dans le bois, ma colonel. Les camarades l'ont aperçu comme il se glissait furtivement le long des murs extérieurs du village.

FRÉDÉRIC, à René.

Où allais-tu ?

RENÉ.

A Modène.

FRÉDÉRIC, avec défiance.

A Gênes, peut-être.

RENÉ.

Gênes est en état de guerre... ce n'est pas la place d'un pauvre marchand.

SCHUCKMANN.

Il avait avec lui deux compagnons à tournure également suspecte.

FRÉDÉRIC, à René.

Quels sont ces hommes ?

RENÉ.

Des voyageurs que j'ai rencontrés sur la route et que je ne connais pas.

SCHUCKMANN.

Sur l'ordre qu'on leur avait intimé d'abrocher du poste, ils ont essayé de fuir.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi fuyais-tu ?

RENÉ.

Parce que Son Excellence sait bien que les soldats ne respectent guère...

FRÉDÉRIC, l'interrompant.

Assez!... tes papiers ?

RENÉ.

Les voici.

FRÉDÉRIC, à part, les examinant.

Giacomo Rinoldi... né à Mantoue... le visa du podestat! tout est en règle!... (Haut.) Comme sujet de Sa Majesté l'Empereur, tu as droit à la protection de ses troupes.

RENÉ.

Et je réclame la vôtre, Excellence.

FRÉDÉRIC.

Elle ne fait défaut à aucun fidèle serviteur de l'empire...
Qu'on mette cet homme en liberté !

RENÉ.

Merci, Excellence. (*Il se dirige vers la porte du fond.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LÉLIA, *entrant de la droite, premier plan.*LÉLIA, *reconnaissant René.*René! (*René, réprimant un mouvement de surprise, lui fait signe de se taire.*)FRÉDÉRIC, *à Lélia.*

Vous connaissez cet homme ?

LÉLIA.

Moi!... nullement.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc avez-vous tressailli à sa vue ?

LÉLIA.

Vous vous trompez.

FRÉDÉRIC, *à part.*Quel soupçon!... (*Haut.*) Vous ne connaissez pas cet homme, signora?... Eh bien! j'en suis charmé, car, pour peu que vous lui portiez intérêt, je me serais vu dans la nécessité cruelle de vous affliger.LÉLIA, *tremblante.*

Que voulez-vous dire ?

FRÉDÉRIC, *l'observant.*

Cet homme est un espion, signora... et dans cinq minutes il va être fusillé.

LÉLIA, *poussant un cri.*

Ah! vous ne ferez pas cela.

FRÉDÉRIC, *éclatant.*

Je savais bien que vous le connaissiez.

LÉLIA.

Oh! c'était un piège!

FRÉDÉRIC.

Vous avouez donc?... Qui est cet homme?... Je veux le savoir.

RENÉ, s'avançant.

Je vais vous le dire.

LÉLIA.

Malheureux! taisez-vous!

RENÉ.

Je me nomme René Duval, je suis Français!

LES SOLDATS.

Un Français!

FRÉDÉRIC, à part.

René Duval .. oui, c'est bien le nom de ce jeune peintre. (Haut.) Ah! ah! l'amour vous a fait commettre une grande imprudence, jeune homme; braver la mort pour apercevoir sa maîtresse, de loin, derrière les tentures d'un balcon, c'est beau, c'est chevaleresque et digne d'un Français, jeune, amoureux et hardi.

LÉLIA.

Monsieur, je vous jure qu'il ignorait notre présence dans ce pays.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est donc pas l'amour qui l'a conduit dans nos lignes? En ce cas, j'en reviens à ma première idée : c'est un espion... Soldats, fouillez cet homme. (Les soldats le saisissent et lui arrachent violemment ses habits de paysan. On aperçoit dessous l'uniforme français.)

RENÉ, se débattant.

Misérables! (A ce moment René porte à sa bouche un papier roulé. Un soldat veut le lui arracher.)

FRÉDÉRIC.

Une dépêche... donne.

RENÉ, faisant un effort désespéré.

Lâches! (On le terrasse et on lui arrache la dépêche.)

FRÉDÉRIC.

Cette dépêche!... C'est peut-être ma fortune... (Il l'ouvre. Avec désappointement. Écrit en chiffres... (A René.) Vous savez ce que contient cette dépêche?

RENÉ.

Non.

FRÉDÉRIC.

Vous me trompez.

RENÉ.

Je l'ignore.

FRÉDÉRIC.

Tu mens... (*René fait un mouvement.*) Veux-tu parler?...
 (*René le regarde et hausse les épaules.*) Prends garde!

RENÉ.

Vous pouvez me tuer.

FRÉDÉRIC.

La mort?... Il est d'autres moyens d'éprouver cette superbe constance... Tu sais comment on fait parler les espions et les traîtres?

LÉLIA, avec épouvante.

Oh!

RENÉ.

Faites... je suis prêt.

LÉLIA se jetant dans les bras de René malgré les soldats.

René! ah! c'est moi qui l'ai perdu!

RENÉ, qu'on entraîne.

Adieu! Lélia! adieu! (*Il sort par la gauche, deuxième plan.*)

LÉLIA poussant un cri.

Ah!

FRÉDÉRIC à Lélia.

Quant à vous, mademoiselle, veuillez rester dans votre appartement. La guerre a ses nécessités cruelles... pourtant, rassurez-vous; j'ai voulu simplement effrayer ce jeune homme. Son obstination cédera... (*Souriant.*) Nous n'irons pas plus loin.

LÉLIA.

Ah! monsieur le baron, ce serait un crime!

LE BARON.

Une maladresse du moins!... Si vous aimez ce jeune homme, vous haïriez son persécuteur... et je ne veux pas que vous me haïssiez.

LÉLIA.

Je l'aime!

LE BARON souriant.

Rassurez-vous donc, alors... bientôt nous lui rendrons la liberté... (*La conduisant vers sa chambre.*) Allez! allez!

LÉLIA sur le seuil.

Ah! monsieur le baron, si vous êtes sincère, vous êtes le plus généreux des hommes! (*Elle sort par la droite.*)

FRÉDÉRIC *soul.*

Et maintenant, à nous deux, René Duval! (*Il entre à gauche.*) *Le théâtre reste vide un instant.*

SCÈNE XV

CADAMOUR, PAPILLON, *vêtus d'habits de paysans. La petite porte secrète par où est entré Beppo au commencement de l'acte s'ouvre doucement.*

PAPILLON *passant sa tête avec précaution et à voix basse.*
Personne! on peut se risquer, psst! psst.

CADAMOUR, *entrant avec les mêmes précautions.*
Diable de souterrain, quelle longueur, quelle obscurité!
où sommes-nous?

PAPILLON.

Veux-tu le savoir?

CADAMOUR.

Oui.

PAPILLON.*

Eh ben! je n'en sais rien!

CADAMOUR.

C'est rassurant! (*Regardant autour de lui.*) Un salon... Si encore c'était une salle à manger.

PAPILLON.

Enfin! nous les avons dépistés.

CADAMOUR.

Fuir devant ces buveurs de bière!... Ah! si nous avions eu des armes!

PAPILLON.

Mais nous n'en avons pas.

CADAMOUR.

Qu'est devenu ce pauvre M. René?

PAPILLON, *qui a trouvé la balle et les habits de René jetés dans un coin de la chambre.*

Il est ici.

CADAMOUR.

Hein?

PAPILLON.

Regarde.

CADAMOUR.

Sa balle de colporteur... tu as raison, Papillon, il est ici.

PAPILLON.

Prisonnier sans doute.

CADAMOUR.

Nous découvrirons sa retraite, et...

PAPILLON, *prêtant l'oreille.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CADAMOUR.

On dirait la voix de M. René!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, SUZETTE, *sortant de la chambre de Lélia.*

Je ne me trompe pas... j'ai bien entendu.

PAPILLON et CADAMOUR.

Suzette!

SUZETTE.

Papillon! Jupiter!

CADAMOUR.

Nous n'avons pas le temps de nous étonner... Où est M. René?

SUZETTE *désignant la gauche.*

Là! là! prisonnier des Autrichiens et exposé à être traité comme un espion.

PAPILLON ET CADAMOUR.

*Oh! nous le sauverons! (Ils s'élancent vers la porte qu'ils enfoncent, mais derrière la porte est un peloton de soldats commandés par Schuckmann. Les deux Français sont saisis, terrassés.)*CADAMOUR *se débattant.*

Ah! si comme Samson j'avais une mâchoire d'âne!...

FRÉDÉRIC à Schuckmann.

Conduisez ces hommes dans la prison du château; Schuckmann, je les mets sous ta garde; ils seront jugés demain.

SUZETTE *à part.*

Schuckmann!... Tout espoir n'est pas perdu!

CADAMOUR.

Ah! Papillon, nous avons perdu la première manche!...

PAPILLON.

Bah!... nous gagnerons la belle!...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

 ACTE QUATRIÈME

La grande place du village de Dusino. Au fond, une madonne entourée de festons, de guirlandes et de fleurs, et aux pieds de laquelle des femmes et des enfants sont agenouillés. A droite, un pifferaro, monté sur un tonneau, fait danser au son de sa musette des paysans et des jeunes filles. A gauche, assis autour d'une table, un groupe de buveurs, parmi lesquels Beppo. Au fond, un escalier praticable. Maisons à droite et à gauche avec fenêtres praticables. Au lever du rideau, des paysans et des paysannes dansent sur la place, d'autres sont groupés sur l'escalier.

SCÈNE PREMIÈRE

BEPPO, UN VIEUX PAYSAN, PAYSANS, PAYSANNES,
ENFANTS.

BEPPO, *bas aux paysans.*

Oui, le comte Villanuova nous a dit hier qu'il était décidé à se mettre à notre tête, et que nous devons nous tenir prêts à nous soulever contre l'Autrichien à son premier signal... mais à son signal seulement, ne l'oubliez pas!

UN VIEUX PAYSAN.

Encore des malheurs qui se préparent!.. Nous ne sommes pas assez nombreux pour vaincre.

BEPPO.

Les gens du village de Villanuova se joindront à nous... Mais ce n'est pas là notre seul renfort... Apprenez donc que les Français ont franchi les Alpes.

tous, *se rapprochant.*

Ah!...

BEPPO.

Déjà quelques-uns de leurs soldats ont pénétré dans ce pays. Trois d'entre eux ont été arrêtés hier par les soldats

de Broken. Deux ont été sauvés par Suzette et par moi, le troisième, un officier, dit-on, est resté entre les mains des Autrichiens et doit être fusillé aujourd'hui. Le comte de Villanova a résolu de le sauver. Voulez-vous l'aider dans cette tâche difficile?

LE VIEUX PAYSAN.

On essayera... (*Désignant les paysans qui se promènent au fond.*) Mais oseront-ils nous suivre?... Et d'ailleurs, comment les prévenir tous?...

BEPPO.

J'y ai songé : Les deux soldats français délivrés par mes soins se sont réfugiés chez moi. Je leur ai procuré un déguisement qui ne peut éveiller aucun soupçon... Ils doivent venir à cette fête, et... (*On entend au dehors une musique bruyante, des rires et des cris.*) Ce sont eux!

SCÈNE II

LES MÊMES, CADAMOUR, PAPILLON.

(*Un Médecin empirique et son pitre, montés sur une voiture trainée par un âne, font leur entrée. C'est Cadamour et Papillon. Cadamour est vêtu en médecin de vulnéraire suisse, il a une magnifique barbe rouge. Papillon est en Crispin à calotte noire, la figure couverte de farine. Deux musiciens précèdent la voiture en jouant du trombone et de la clarinette.*)

LES PAYSANS, riant.

Ah! ah! bravo le médecin!... Bravo le pitre!

PAPILLON.

Et bravo l'âne!.. C'est le plus spirituel de nous tous!.. Il a refusé tout à l'heure de porter un Autrichien qui était grimpé de force sur son dos... Il a rué d'abord, comme tout âne italien doit le faire!.. Et ne pouvant désarçonner son ennemi... il s'est roulé sur lui et lui a écrasé le nez sur la terre!.. Bravo! l'âne.. (*Rires des paysans. Il frappe sesymbales. Musique bruyante et criarde.*)

CADAMOUR, se levant.

L'exemple cité par ce jeune crétin est peut-être bon à suivre.., mais c'est votre affaire, Italiens... La mienne est de vous droguer, de vous purger et de vous guérir.

LES PAYSANS.

Ah!

CADAMOUR, bas à Papillon.

Tu as mis trop de vermillon sur ma barbe... Ça me gêne pour articuler!..

PAPILLON, *bas.*

Tu as l'air d'Apollon !... Tu ressembles au soleil !...

CADAMOUR, *de même.*

Et toi, tu ressembles à la lune, avec la face blême ! (*Haut.*)
 Approchez, Italiens... et écoutez !... (*Musique bruyante. Tous les paysans s'approchent.*)

PAPILLON.

Écoutez ! l'âne va braire !... (*On rit.*)

CADAMOUR.

Je vais vous ausculter, afin de savoir ce que vous avez dans
 le cerveau, dans la poitrine et dans le cœur.

LA FOULE.

Ah !...

CADAMOUR, *avec force.*

Vous êtes tous malades ! tous en danger de mort !...

LES PAYSANS, *effrayés.*

Ah !

CADAMOUR.

Moi seul je puis vous guérir à l'aide de mon élixir anti-Au-
 trichien !... Je vous purgerai des insectes du nord qui vous
 rongent, vous, vos femmes et vos enfants... Prenez mon
 élixir !...

PAPILLON, *du même ton.*

Il détruit les cousins, les moustiques et les Autrichiens !..
 (*On rit. Coup de cymbales.*) Prenez ! prenez ! faites-vous
 servir ! (*Cris des paysans.*)

CADAMOUR.

Mais, me direz-vous, combien vendez-vous cette précieuse
 panacée ?

LES PAYSANS.

Ah ! oui !... combien ?...

PAPILLON, *du même ton.*Combien ?... (*Coup de cymbales.*)

CADAMOUR.

Voici ma réponse : Vu la misère des temps, vu la cherté
 des vivres, vu la famine et la guerre, vu les Autrichiens, vu
 les fléaux de toute espèce qui désolent ce malheureux pays,
 je ne vends pas mon élixir, je le donne !...

LES PAYSANS.

Bravo ! bravo !

PAPILLON, *frappant sa grosse caisse.*

Prenez! prenez! faites-vous servir! (*Musique bruyante et prolongée.*)

LES PAYSANS.

A moi! à moi!

CADAMOUR.

Prenez, nobles descendants de l'antique Rome! Encore une fois, je ne demande rien... Seulement...

PAPILLON, *frappant un coup de cymbales.*

Écoutez!

CADAMOUR.

Seulement, je vous recommande de lire avec attention l'ordonnance imprimée qui enveloppe mes fioles... Allez, la musique. (*Musique bruyante.*)

UN PAYSAN, *après avoir lu.*

Mais ce n'est pas une ordonnance... c'est une proclamation!... c'est un appel aux armes!

CADAMOUR.

Une proclamation! (*A Papillon.*) Ce serait donc une plaisanterie de mon imprimeur?

PAPILLON, *d'une voix criarde.*

A bas l'imprimeur! (*Coup de cymbales.*)

CADAMOUR.

Moi, dire du mal de ces bons Autrichiens qui vous aiment tant!... qui prennent vos maisons, vos troupeaux et vos femmes... pour vous épargner le soin de les garder?

PAPILLON, *du même ton.*

Jamais! (*Coup de cymbales.*)

CADAMOUR.

Allons donc! c'est impossible!

LES PAYSANS.

Si! si! Lisez! lisez!

CADAMOUR.

Je le veux bien. (*Lisant.*) « Habitants du Piémont! jusques » à quand supporterez-vous l'odieuse tyrannie qui pèse sur » vous... » (*S'interrompant.*) C'est vrai, ça a un peu l'air d'une proclamation....

PAPILLON, *d'une voix glapissante.*

C'en a l'air!... (*Coup de cymbales.*)

CADAMOUR, *continuant.*

« Jusques à quand vous laissez-vous piller et emprisonner... »

LES PAYSANS, *entre eux.*

Ah!

CADAMOUR, *s'interrompant encore.* A Papillon.
Cela a tout l'air d'une proclamation.

PAPILLON, *du même ton.*

Tout à fait! (*Coup de cymbales. Acclamations et rumeurs dans la foule.*)

CADAMOUR.

Au vent, au vent, ce papier incendiaire! (*Il répand à pleines mains sur la foule des exemplaires de la proclamation.*)

PAPILLON, *l'imitant.*

Au vent! au vent!

LES PAYSANS.

Vive l'Italie!

CADAMOUR.

Maintenant, il signor Papilloncini va vous distribuer des médicaments plus efficaces encore que mon élixir... Ouvrez la caisse, Papilloncini, et servez, servez ces messieurs!

PAPILLON, *crevant sa grosse cuisse d'un coup de tampon.*

La caisse est ouverte! (*Il en retire des sabres et des pistolets ornés de faveurs roses. A un paysan en lui donnant un sabre.*) Voici un remède souverain pour couper... la fièvre viennoise! (*A un autre en lui donnant un pistolet.*) Voici un calmant autrichien! (*A d'autres, en leur distribuant des paquets de poudre et des balles.*) Ajoutez-y quelques paquets de poudre... d'escampette et quelques pilules de plomb assez puissantes pour faire évacuer... toute la Lombardie!

LES PAYSANS.

A moi! à moi!

PAPILLON.

Prenez! prenez! faites-vous servir. (*Ils descendent de leur voiture qu'on emmène. Musique bruyante.*)

LES PAYSANS.

Vive l'Italie!... A bas l'Autrichien!...

LES PAYSANS.

Vive l'Italie!... Guerre à l'Autrichien!...

BEPPÒ, *s'avonçant.*

Et s'il vous faut un refrain pour marcher au combat, je vais vous en chanter un. Ecoutez!

BEPPÒ, *chantant.*

Air nouveau de M. Fossey.

PREMIER COUPLÉ.

Relevez-vous, ô fils de l'Italie!
Unissez-vous contre vos oppresseurs!

LA VEILLE DE MARENGO.

Brisez d'un coup la chaîne qui vous lie :
 A votre appel surgiront des vengeurs!..
 Mieux vaut mourir, que d'être esclaves
 De l'étranger!
 Noble Italie! il est encor des braves
 Pour te venger!

TOUS EN CHŒUR.

Mieux vaut mourir, que d'être esclaves
 De l'étranger!
 Noble Italie! il est encor des braves
 Pour te venger!

DEUXIÈME COUPLET.

Entendez-vous du côté de la France
 Un bruit lointain?... il approche... il grandit :
 C'est le signal de notre délivrance,
 C'est le canon d'Arcole et de Lodi!
 Mieux vaut mourir, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Voyez planer l'aigle de nos montagnes;
 Dans son essor plus rapide et plus fier
 La liberté, sur nos vertes campagnes,
 Étend son vol des Alpes à la mer!
 Mieux vaut mourir, etc.

(*Tout à coup des Autrichiens en uniforme paraissent à l'entrée de la place.*)

UN PAYSAN, accourant.

Les Autrichiens! (*Les Italiens font un mouvement menaçant.*)

TOUS.

A mort!... à mort!...

CADAMOUR, les arrêtant.

Non, pas encore! le compte n'est pas là... Donnons-leur le change.

(*Il entonne une chanson grotesque parodiant l'allemand. Les Autrichiens, qui arrivent menaçants et les armes à la main, s'arrêtent. Ils écoutent avec surprise d'abord, puis involontairement leurs jambes s'agitent; ils se mettent à danser, et, lorsque le couplet finit, ils repètent en chœur le refrain.*)

CADAMOUR, chantant.

Compir Roszbach,
 Lieber Schatz Kaiserlick!

Reitchain, Copernick!
 On va leur taper sur l' kolback!
 Verdo, Landsmann, Actinirkoff,
 Saberiasch, mein Herr Bibikoff,
 Trinkmann, Schlagmann, Very,
 Schneider, Krampanpouly!

SCÈNE III

LES MÊMES SCHUCKMANN, LE SERGENT CROATE, puis
 SUZETTE.

SCHUCKMANN. *

C'être choli, cette petite chanson!... Tarteiffe!... J'avre
 entie de tanser une gontredanse! (Il remet son bonnet à poil
 à un de ses grenadiers.)

CADAMOUR, à part.

Sois tranquille, tu danseras tout à l'heure.

SCHUCKMANN, l'examinant.

C'être étonnant!... Je gonnais cette figure-là... (Cadamour
 l'évite.) Nein!... l'autre il avre le moustache noire!

LE SERGENT CROATE, aux soldats autrichiens.

Attention : une!... cherchez vos danseuses ; deux!... in-
 vitez ; trois!... en place!... (Les Soldats exécutent le comman-
 dement ; les hommes murmurent.)

CADAMOUR, à Papillon.

Bagasse! ils font l'amour comme l'exercice : en trois
 temps.

SCHUCKMANN, apercevant Suzette qui entre.

Suzette ; voilà mon affaire!

SUZETTE, s'emparant d'un tamis posé à terre près de la porte
 d'une auberge.

Veux-tu me lâcher, Cupidon ventru, ou je te coiffe avec
 ce tamis... Non!... ça y est!... (On rit ; elle se sauve.)

PAPILLON, bas à Suzette.

Il faut gagner du temps. Dansez, Suzette...

SUZETTE, étonnée.

Ah!...

PAPILLON, à Schuckmann.

Voilà la rebelle, monsieur le sergent.

SCHUCKMANN.

Merci... il être gentil, ça petit... C'être étonnant, il me

semble que je gonnais son figure... Nein... l'autre, il était plus rouche...

LES GROATES.

La musique!... la musique!...

(Papillon, Schuckmann et Suzette exécutent un pas comique, pendant que Cadamour traverse, en dansant seul, le devant du théâtre. Il est rejoint par les femmes, après avoir jeté un regard sur les soldats autrichiens, absorbés par la danse; il s'empare d'un de leurs fusils, les femmes imitent son mouvement; ils traversent de nouveau le théâtre en dansant, le dos au public, et remettent, en passant, leurs armes aux Italiens, qui s'empressent de les cacher. Ce mouvement est répété une seconde fois, pendant que Suzette, à demi renversée dans les bras de Schuckmann, lui dérobe son sabre et le passe adroitement à Papillon qui le fait disparaître)

TOUS, après la danse.

Bravo! bravo!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉLIA.

LÉLIA, à part, entrant par la droite.

Des bruits sinistres se répandent... Mon père n'est pas au château... Mon Dieu, qu'est-il devenu?...

LE SERGENT, apercevant Lélia.

Voilà ma dansense, à moi.

SUZETTE, au sergent.

Mademoiselle ne danse pas avec les Autrichiens.

LE SERGENT.

C'est ce que nous allons voir!... *(Il veut saisir Lélia.)*

LÉLIA, poussant un cri et fuyant près de Cadamour et de Papillon.

Ah!

CADAMOUR, se plaçant devant Lélia et tenant un pistolet de chaque main.)

Halte-là! insulteurs de femmes!... Il y a des hommes ici!

PAPILLON, brandissant un sabre.

Et des hommes qui ont les nerfs agacés.

SUZETTE, armée d'une fourche.

Le premier qui la touche, je l'enfourche!

LES PAYSANS.

Oui!... oui!... nous les défendrons!... (*On entend des coups de feu au dehors.*)

SCROCKMANN, regardant au loin.

Qu'être ceci?... on attaque ma colonel!...

LE SERGENT.

Aux armes!...

LES SOLDATS, ne trouvant plus leurs fusils.

Mein Gott!...

SCHUCKMANN.

Gourrons!...

CADAMOUR, lui barrant le passage.

Vous ne passerez pas!

LE SERGENT, tirant son sabre.

Une révolte!...

SCÈNE V

LES MÊMES, VILLANUOVA, RENE, PAYSANS.

VILLANUOVA, entrant à la tête d'un groupe de paysans armés.

Oui, une révolte!

LE SERGENT, se sauvant.

Ah!...

SCHUCKMANN.

Sauve qui peut! (*Les Autrichiens fuient.*)

VILLANUOVA.

La coupe était pleine, elle déborde! Italiens! voyez comment les Autrichiens traitent vos défenseurs... voyez ce malheureux officier que nous venons d'arracher de leurs mains! (*Des Paysans apportent sur un brancard René blessé.*)

LELIA, poussant un cri et se précipitant sur son corps.

Ah! ils l'ont assassiné!

VILLANUOVA, tirant son épée.

Italiens! n'êtes-vous pas las de votre honteuse servitude? vos fronts si longtemps courbés dans la poussière n'aspirent-ils pas à la lumière du soleil, à l'air pur, à l'indépendance?

LES ITALIENS.

Oui! oui!

VILLANUOVA.

N'êtes-vous donc plus les fils de ces héros qui pendant

tant de siècles ont rempli le monde de leur renommée et de leur gloire?...

LES ITALIENS.

Si! si!

VILLANUOVA.

Eh bien! lève-toi donc, Italie! et pour devenir ce que tu dois être, souviens-toi de ce que tu as été!

TOUS.

Oui! oui!

VILLANUOVA, étendant son épée sur le corps de René.

L'heure est venue!... vengeance, mes amis!

TOUS.

Vengeance!

VILLANUOVA.

Vive l'Italie!

TOUS.

Vive l'Italie!

(Villanuova donne rapidement des ordres pour la défense. Les femmes et les enfants transportent des meubles, des pavés. Les hommes apportent d'énormes poutres et des tonneaux. On forme une barricade à l'entrée de la rue à gauche. Pendant ce temps, on entend battre la charge et sonner le tocsin au lointain; le bruit se rapproche, des coups de feu se font entendre; les femmes et les enfants font un mouvement en arrière, les hommes s'élancent en avant. Les meubles et les pierres pleuvent de toutes les fenêtres sur les Autrichiens qui parviennent cependant à renverser la barricade. Mêlée générale. Épisodes de la lutte à laquelle prennent part Cadumour et Papillon. Le rideau baisse au moment où le sergent croate, renversé par Papillon, est assailli par Suzette, armée d'un bâton.)

SUZETTE.

Ah! tu fais bâtonner les femmes, toi... Tiens! *(Elle fait geste de frapper. — Tableau.)*

 ACTE CINQUIÈME

Au château de Villanuova. — Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

FRÉDÉRIC, SCHUCKMANN, QUELQUES OFFICIERS AUTRI-
CHIENS.

Frédéric entre par le fond suivi des officiers. — Schuckmann se tient immobile en faisant le salut militaire.

FRÉDÉRIC.

Le conseil est assemblé?

SCHUCKMANN.

Oui, ma colonel.

FRÉDÉRIC.

Le comte a-t-il été amené?

SCHUCKMANN.

Oui, ma colonel.

FRÉDÉRIC.

Que le peloton chargé de l'exécution soit prêt dans un quart d'heure. Tu rangeras les hommes dans la cour du château, en face de ces fenêtres.

SCHUCKMANN.

Oui, ma colonel. *(Il fait demi-tour.)*

FRÉDÉRIC.

Attends!

SCHUCKMANN.

Oui, ma colonel. *(Il prend sa première position.)*

FRÉDÉRIC.

Quand toutes les dispositions nécessaires auront été prises, tu porteras cette dépêche au quartier général, et tu la remettras toi-même au commandant en chef de l'armée... *(Il lui remet un pli.)* Tu diras que tu viens de ma part, on l'introduira près de lui.

SCHUCKMANN.

Ya, ma colonel.

FRÉDÉRIC.

Songez que la mission que je te confie est importante... (Aux officiers.) Cette dépêche est celle qui a été saisie sur ce jeune officier français... Incompréhensible pour moi, elle peut être déchiffrée par le commandant en chef qui a placé des espions adroits près de Mass'na. Dans tous les cas, elle témoignera du soin avec lequel je veille aux avant-postes. (Aux officiers.) Mais faites bonne garde, messieurs; il ne faut pas qu'une surprise comme celle d'hier puisse se renouveler. Nos troupes ont eu bientôt repris le dessus, mais il n'en est pas moins vrai qu'un prisonnier nous a été enlevé et que si je n'étais arrivé pour rétablir l'ordre avec des renforts, l'échauffourée pouvait prendre des proportions redoutables. On ne nous aime pas ici, quoique en disent nos gazettes de Vienne; mais peu importe!... un exemple est nécessaire; j'en ferai un... (A part.) Le comte mourra... à moins que sa fille ne consente... (A Schuckmann, en poussant la porte de droite.) Tu m'as compris?

SCHUCKMANN.

Ya, ma colonel.

FRÉDÉRIC.

Maintenant, messieurs, entrons au conseil...

Frédéric entre à droite. Les officiers sortent.

SCÈNE II

SCHUCKMANN, SUZETTE, *entrant du fond.*SCHUCKMANN, *lui barrant le passage avec sa canne.*

On ne basse pas.

SUZETTE.

Je ne basse pas... j'entre.

SCHUCKMANN.

On n'endre pas.

SUZETTE.

Pourquoi cela?

SCHUCKMANN.

On ne raisonne pas.

SUZETTE, *relevant la canne.*

Vous m'emb... nuyez.

SCHUCKMANN.

Tarteifle! bassez à l'arche.

SUZETTE, avec un geste énergique.

Et si je ne veux pas, moi, passer à l'arche! a-t-on jamais vu! (*Désignant la chambre de droite, premier plan.*) Apprenez que cet appartement est celui de ma maîtresse; et, comme elle peut avoir besoin de mes services, je ne bouge pas d'ici... (*Elle s'arme d'un plumeau oublié sur un fauteuil.*) Venez donc un peu essayer de m'en déloger! Tout sergent autrichien que vous êtes, vous verrez si j'ai peur de vous, moi! Ah! mais...

SCHUCKMANN.

Une réfolle! fus safez gomme on les rébrime! .. et à ce brobos, abbrenez fus-même que je ne serai bas fotre tuppe teux fous ... vous m'afez trombé afez ces teux Français... vous m'afez demandé la gluf de leur gachot pour leur borter des consolations... et fous les afez fait évader...

SUZETTE.

Eh bien?

SCHUCKMANN.

Eh! bien, c'être pas ça dont nous nous étions gouvenus.

SUZETTE, criant.

Puisqu'il n'y avait que ça qui pouvait les consoler!

SCHUCKMANN.

C'être bel et pon! mais si je les ratrape.... Tarteflle!

SUZETTE.

Les Français se fichent de vous, entendez-vous!... et toutes les fois que vous vous froterez à eux, c'est vous qui le serez... frottés!... Voilà mon opinion.

SCHUCKMANN.

Tarteflle! qu'elle est chentille tut te même!... Si elle foubit seulement être mon femme... quelle jolie betite fifandiere! (*Pendant cet A parte, Suzette ouvre l'armoire sculptée, en vue du public, pour y déposer son plumeau. Elle pousse un cri en apercevant dans ce placard Papillon et Cadamour déguisés en paysans italiens. Papillon lui fait signe de se taire, elle referme précipitamment l'armoire et se met en faction avec son plumeau.*)

SCHUCKMANN.

Qu'y a-t-il?

SUZETTE.

Rien... je me suis pincé le doigt dans cette porte.

SCHUCKMANN.

Tant mieux!

SUZETTE.

Comment tant mieux !

SCHUCKMANN.

Je veux tire que je suis content.

SUZETTE.

Content que je me sois fait mal ?

SCHUCKMANN.

Nein !

SUZETTE.

Expliquez-vous, alors... si vous pouvez... surtout dépêchez-vous.

SCHUCKMANN.

Ya... je fas m'exbliguer... *(Il veut l'embrasser.)*

SUZETTE, en lui mettant le plumeau sous le nez.

On ne passe pas !

SCHUCKMANN.

Che ne bassepas... j'emprasse...

SUZETTE.

On n'embrasse pas !

SCHUCKMANN.

Bermettez !

SUZETTE.

Je ne permets pas !... Passez au large ! ou sinon... *(Elle rit.)* Est-il vilain, au moins, cet oiseau-là ! Allons, allons, filez, et plus vite que ça... *(Elle le pousse dehors avec son plumeau comme si elle croisait la baïonnette.)*

SCHUCKMANN.

Che m'en fas, che m'en fas ! Tarteifle ! et moi qui oupliais les ordres de ma colonel... *(Suzette le pousse toujours.)* Cette betite m'acacc... Tarteifle ! il faut absolument que je t'ébuse...

SUZETTE.

Attends... je vas t'épuster, moi.

SCHUCKMANN.

Chen suis amoureux ! Attendez-moi... che reflens. *(Il se retourne. — Elle lui campe son plumeau sur le nez.)* Che reflens tut le suite...

SUZETTE, en le mettant dehors, avec un dernier effort.

Mais va donc, animal !

SCHUCKMANN passant la tête.

Qu'elle est chentille! (*Il envoie des baisers.*) Je refiens lut de suite!

SUZETTE courant fermer la porte.

Encore!... (*Schuckmann sort.*) Enfin, il est parti! (*Elle va ouvrir la porte de l'armoire.*)

SCÈNE III

SUZETTE, PAPILLON, CADAMOUR.

PAPILLON.

Bravo! Suzon!

CADAMOUR sortant à reculons.

Bagasse! je commençais à moisir, dans cette armoire... je dois avoir des champignons sur le dos.

SUZETTE.

Vous ici!... mais comment?

PAPILLON.

Pas d'étonnement, pas d'explications, c'est trop long..

SUZETTE.

Mais si vous étiez reconnus?

PAPILLON.

Impossible!... (*Montrant sa figure bronzée.*) Je me suis flanqué un coup de soleil, et j'ai transformé Jupiter en fleuve... regarde! (*Cadamour se retourne, sa barbe et ses cheveux sont entièrement blancs.*)

CADAMOUR rient et prenant une pose.

Scamandre!... Moins l'urne!

PAPILLON.

Jupiter, attention au choucroûtmann, mon vieux!

CADAMOUR allant au fond.

Je le guigne!

PAPILLON.

Apprends seulement que ce château nous est connu comme si que j'en aie fait les plans, et Cadamour gâché les plâtres.

CADAMOUR rient.

Toujours farceur!

PAPILLON.

Jupiter, défile-toi du kaiserlick .. cherche là, mon bon, cherche!

CADAMOUR.

As pas peur... je le couve!...

PAPILLON *en se retournant.*

V'là Jupiter en arrêt... Je suis tranquille...

SUZETTE.

Mais pour quel motif revenir ici où vous courez tant de dangers...

PAPILLON.

Quel motif?... un grand, un impérieux, un sacré! Il y va de la vie de notre brave lieutenant, monsieur René.

SUZETTE.

Monsieur René! il existe encore?

PAPILLON.

Je le crois bien!

SUZETTE.

Et où est-il?

PAPILLON.

En sûreté... Hier, dans la bagarre, il a été miraculeusement sauvé par nos amis et caché par leurs soins... Mais une fièvre terrible le dévore... une idée fixe le tue... il demande à tout instant sa dépêche... il se voit perdu... déshonoré... Voilà pourquoi nous sommes venus... Comprends-tu, maintenant, que cette dépêche il nous la faut à tout prix?...

SUZETTE.

Mais à qui... et comment la reprendre?...

PAPILLON, *vivement et plus bas.*

C'est Schuckmann qui a présentement le susdit poulet... Apporte, apporte, Jupiter!

CADAMOUR, *accourant.*

Le poulet demandé, voilà... il monte l'escalier...

PAPILLON, *emmenant Cadamour dans un coin du théâtre.*

En place pour la contredanse!... Attention, Jupiter, la circonstance exige de l'adresse...

CADAMOUR.

Sois tranquille, petit, je serai prudent comme un boa constructeur et adroit comme un singe diplomate.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SCHUCKMANN.

SCHUCKMANN, *d Suzette.*

Me foilà! me foilà! (*Apercevant Papillon et Cadamour.*) Des étrangers! d où sortent-ils, ceux-là? Qui êtes-vous?... que foulez-vous?...

CADAMOUR.

Qui nous sommes?... mon bon monsieur l'Autrichien... deux pauvres métayers de monsieur le comte, qui viennent d'être volés, pillés à blanc par ces gueusards d'Autrichiens... (*Papillon lui donne un coup de couds.*) Je veux dire de Français. (*Schuckmann le regarde attentivement. Cadamour détourne la tête et remonte au fond.*)

SCHUCKMANN, *à part.*

C'être étonnant!... il me semble que je gonnais cette figure-là... nein! l'autre il avre le moustache roucha!

PAPILLON, *pleurant.*

Ah! ils nous ont tout pris... jusqu'à not' veau! (*Schuckmann le regarde; Papillon l'évite. Même jeu.*) Ah! Birbanti di Francesel...!

SCHUCKMANN, *à part.*

C'être étonnant!... il me semble que je gonnais aussi celui-là... nein! l'autre il avre le figure plus plauche! (*Haut.*) Ils billent donc aussi eux? c'être de la gonrefaçon... Ah ça, mais, j'y hense... il y en a tonc par ici tes Français?

PAPILLON, *pleurant.*

Il y en a!

CADAMOUR, *pleurant plus fort.*

Il y en a!

SCHUCKMANN, *à part.*

Sacresein tarteiffe!... gommennt border mon dépêche alors?

PAPILLON, *pleurant plus fort.*

Ah Dio mio!... Dio mio!... ils interceptent toutes les communications!... et nous-mêmes, qui sommes du pays, nous n'aurions jamais pu parvenir jusqu'au château, si nous ne connaissions certain sentier dans la montagne...

CADAMOUR, *d'un ton menaçant.*

Un amour de sentier!... bien sombre... bien isolé!...

PAPILLON, *lui donnant un coup de coude, bas.*

Tais-toi donc! tu vas l'effrayer!...

SUZETTE.

J'espère bien, monsieur Schuckmann, qu'un brave comme vous n'a pas peur...

SCHUCKMANN.

Ça n'est bas que chen aie beur! Nein! tarteiffe!... mais che crains ces chens-là!... Fous tisiez tut à l'heure que fous étiez fous bar un bétit chemin...

CADAMOUR, à Suzette.

Oùs qu'il n'y a pas de pierres. (*Haut.*) Oui, mon bon.

SCHUCKMANN.

Qui conduit au quartier chénéral?...

PAPILLON, recommençant à pleurer.

Au quartier-général, oui, mon bon monsieur l'Autrichien.

SCHUCKMANN.

Lequel de fous deux veut me servir de guide ?

CADAMOUR ET PAPILLON, ensemble.

Moi... moi.

SCHUCKMANN, à part.

Ils ont de ponnes figures... (*Désignant Cadamour.*) Celui-ci surtout, il avre une tête fénéral... Je crois que je peux me gonfier à lui... Je vous prends tous les deux.

SUZETTE, à Schuckmann.

C'est une bonne idée, ça.

SCHUCKMANN.

Ya, ya, c'est une ponne idée... j'en ai tuchurs comme ça.

PAPILLON, bas à Cadamour.

Comme il coupe dans la chose, le Tudesque!

SCHUCKMANN.

Bartons! bartons! (*Il va prendre son fusil au fond.*)

PAPILLON, à Suzette.

Que le bon Dieu vous protège, mamzelle.

SUZETTE.

Et vous aussi, mes braves gens!

SCHUCKMANN, à Suzette.

A pientôt, à pientôt, ma betite Suzette! (*Il veut l'embrasser. Papillon le fait pirouetter et embrasse Suzette à sa place.*)

CADAMOUR, en l'emmenant de force.

C'est bon! c'est bon! assez de sucre d'orge comme ça. Venez. (*Il ouvre la porte secrète et fait passer Schuckmann devant lui.*)

SCHUCKMANN, hésitant.

C'être là le petit sentier?

CADAMOUR, très-caressant.

Oui, mon bon.

SCHUCKMANN.

J'avre cru que c'était l'entrée de la cave.

PAPILLON, d'un ton enyageant.

Allons!

SCHUCKMANN, *reculant.*

Tarteifle ! j'entre pas !

CADAMOUR, *le poussant et d'un ton brusque.*

Allons donc !

SCHUCKMANN, *du dehors.*

Sacre mein tarteifle !

PAPILLON, *à Suzette.*

Maintenant la dépêche est à nous ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

SUZETTE, puis FRÉDÉRIC et TROIS SOLDATS AUTRICHIENS.

SUZETTE.

Monsieur René, vivant, libre et en sûreté ! courons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle.

FRÉDÉRIC, *aux soldats.*

Il entre par la gauche, deuxième plan.

Arrêtez cette femme. *(Deux soldats saisissent Suzette.)*

SUZETTE.

Hein ! m'arrêter ! moi ?... qu'ai-je donc fait ?

FRÉDÉRIC, *avec sévérité.*

Vous le saurez tout à l'heure.

SUZETTE, *avec inquiétude.*

Et où me faites-vous conduire ?

FRÉDÉRIC.

Devant le conseil de guerre... .

SUZETTE.

Le conseil de guerre !... grand Dieu ! je tremble... . *(Frédéric fait un signe. — On l'emmène à gauche.)*

FRÉDÉRIC, *à un soldat qui est resté en scène.*

Exécute mes ordres. *(Le soldat entre chez Lélia.)*

SCÈNE VI

FRÉDÉRIC, *seul.*

Allons ! il n'y a plus à hésiter. Mademoiselle Villanouva ne m'aime pas... qu'importe ! je suis maître de la vie de son père, et mademoiselle Lélia pratique les devoirs de la tendresse filiale avec un zèle trop exemplaire pour qu'il me

soit permis de douter un seul instant de... sa résignation. — La voici... elle paraît émue... saurait-elle déjà... (*Il se lève, va au-devant de Lélia qui arrive à pas précipités par la gauche. — Il lui offre la main pour la conduire à un fauteuil placé près de la table. — Lélia repousse sa main et reste debout. — Le soldat sort.*)

SCÈNE VII

FRÉDÉRIC, LÉLIA.

LÉLIA.

Veillez m'expliquer, monsieur, ce que signifie cet appareil militaire dont je me vois entourée? D'où vient que depuis hier je suis séparée de mon père? Suis-je donc prisonnière dans ce château! Alors, quel est mon crime?... parlez, monsieur, parlez!...

FRÉDÉRIC.

Une tentative de soulèvement a eu lieu, hier, pendant la fête du village de Dusino.

LÉLIA.

Je le sais, monsieur... mais quel rapport?...

FRÉDÉRIC.

Vous assistiez à cette fête, vous et votre père... l'insurrection étouffée, vous êtes rentrés ensemble dans ce château... c'était plus que de l'imprudence.

LÉLIA, vivement.

Monsieur!

FRÉDÉRIC.

Ah! vous commencez à me comprendre! (*D'une voix ferme et haute.*) M. le comte Villanuova était le principal chef de ce mouvement.

LÉLIA.

Avez-vous des preuves, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Nous en avons.

LÉLIA.

Mon Dieu!... (*Elle se lève.*) Ainsi, mon père?...

FRÉDÉRIC.

Est arrêté.

LÉLIA.

C'est-à-dire condamné, n'est-ce pas?... c'est cela que

vous avez voulu m'apprendre?... Vous ne répondez pas?...
(Elle pousse un cri.) Ah! je devine tout!... Les infâmes!...
 les infâmes!... ils l'ont tué!... ils ont assassiné mon père!

FRÉDÉRIC.

Non, mademoiselle... mais, par le temps qui court, c'est là, vous le comprenez, une action qui entraîne des conséquences terribles.

LÉLIA.

Mon Dieu!

FRÉDÉRIC.

Le code militaire est précis... c'est la mort... et le conseil a déjà statué... Voici l'arrêt... Pour le rendre exécutoire, je n'ai qu'à y ajouter ma signature.

LÉLIA.

Monsieur, vous ne signerez pas!... Oh! je vous en prie, je vous en supplie... Vous avez été l'ami de notre famille... vous êtes tout-puissant... vous ne ferez pas couler le sang de mon père... Vous le sauvez... Tenez, voyez, je me jette à vos genoux!

FRÉDÉRIC, *la relevant.*

Relevez-vous, mademoiselle... Le sort de votre père est entre vos mains... En effet, la rigueur des lois militaires est inflexible, mais l'empereur a toujours le droit de faire grâce, et je crois savoir qu'il exercerait ce droit en faveur de votre père, si celui-ci consentait à adresser à Sa Majesté une supplique, qui pourrait être apostillée par moi.

LÉLIA, *avec espoir.*

Par vous?... Ah! monsieur!

FRÉDÉRIC.

Apostillée par moi, en qualité de gendre du comte Villanuova.

LÉLIA.

Ah!... je comprends. *(Le comte paraît. Il entre par la gauche, précédé et suivi de soldats. Les soldats se placent au fond, en dehors de la porte d'entrée.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE.

LÉLIA, *courant à lui.*

Mou père! mou père!

LE COMTE.

Ma Lélia! ma fille! (*Moment de silence. Les personnages en scène sont ainsi placés : le comte et Lélia au premier plan à droite. Derrière eux, les soldats. À gauche, près de la table, Frédéric debout.*)

LÉLIA.

Mon père!... du moins je vous revois.

LE COMTE.

Chère enfant!... (*À Lélia.*) Du courage, Lélia! sois forte, sois digne de ta race, digne de ton pays... Montrons à nos bourreaux que s'ils peuvent nous arracher la vie, ils sont impuissants à abaisser notre âme... Quand les premiers chrétiens mouraient pour la foi nouvelle, de leur front rayonnant d'enthousiasme jaillissait l'étoile qui allait au loin enflammer les cœurs du saint amour de la divine vérité; de même, ô noble et malheureuse Italie, le sang de tes enfants martyrs fécondera ce sol, aujourd'hui souillé par les oppresseurs... Et un jour, bientôt peut-être, de tes entrailles frémissantes jaillira, comme une moisson humaine, la génération à laquelle est réservée la gloire de conquérir ton indépendance et d'assurer ta liberté.

LÉLIA.

Que parlez-vous, mon père, de martyrs!... Mais vous vivrez... vous vivrez heureux et satisfait du bonheur de votre fille, qui vous aura sauvé... oui, sauvé!... (*Montrant Frédéric.*) car il me l'a juré... N'est-il pas vrai, monsieur?... Mais dites donc à mon père que vous lui faites grâce!... Vous voyez bien qu'il ne me croit pas!

LE COMTE.

Ma grâce!... De lui et des siens, je ne veux rien que la mort.

LÉLIA.

Que dites-vous, mon père?

LE COMTE, à Frédéric, avec ironie.

Et à quel prix mettiez-vous votre générosité?

FRÉDÉRIC.

Monsieur!...

LE COMTE, avec dignité.

Répondez, monsieur, c'est le père qui vous interroge... et tant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines, c'est mon droit, c'est mon devoir de veiller sur l'honneur de ma fille!

FRÉDÉRIC.

Soit... (*À part.*) Tâchons de me contraindre.

LÉLIA, *à part.*

O mon Dieu! vous qui voyez l'état de mon âme, étreignez en leur cœur toute colère... faites que mon père vive!

LE COMTE.

Eh bien, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, vous le savez, j'aime mademoiselle votre fille, je l'aime d'un amour sérieux, profond. Vn lui demandant sa main, je lui ai offert votre grâce... Il n'y a là rien que de très-naturel.

LE COMTE.

Et vous avez pensé que j'accepterais un semblable marché?... Vous vous êtes trompé, monsieur... Ma parole est engagée, je ne puis la retirer.

FRÉDÉRIC.

Je le savais... et croyez, monsieur le comte, que j'eusse respecté des droits antérieurs aux miens... Mais, aujourd'hui, votre volonté est le seul obstacle qui puisse s'opposer à mon bonheur.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?... quoi?... René?...

FRÉDÉRIC, *froidement.*

Il n'est plus...

LÉLIA. *Elle pousse un cri étouffé.*

Ah!... *(Elle cache sa figure dans ses mains.)*

LE COMTE, *à part.*

Malheureuse enfant!... pauvre René!... *(A Frédéric.)* Ainsi, vous l'avez tué... comme vous me tuerez moi-même... comme vous tueriez cette jeune fille le jour où sa vie serait pour vous une entrave.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, la douleur vous égare.

LE COMTE.

Non, monsieur... Nation ou individu, n'est-ce pas ainsi que vous en avez agi de tout temps avec les peuples courbés sous votre joug?... Imitateurs vulgaires de ce grand général des temps anciens, vous ne dénouez pas, vous tranchez... C'est plus simple... C'est par le petit côté que vous ressemblez aux héros... Eh bien, continuez donc votre œuvre!... je ne veux de vous ni pitié ni merci!

FRÉDÉRIC, *près de la table.*

Prenez garde, monsieur le comte, je n'aurais qu'à signer cette sentence de mort...

LE COMTE.

Eh! signez donc, monsieur, vous voyez bien que j'attends l...

FRÉDÉRIC. *Il commence à écrire, puis s'arrête.*

Vous oubliez une chose, monsieur le comte.

LE COMTE.

Encore!., vous n'avez donc pas même le courage du bourgeois?

FRÉDÉRIC, *froidement.*

Il est impossible que votre fille ait ignoré vos projets insensés, vos intelligences coupables avec nos ennemis...

LE COMTE.

Ah! je t'avais bien jugé!... Désespérant de vaincre la fermeté du citoyen, tu veux alarmer la tendresse du père... mais cette fois encore ton infernal calcul sera déjoué, car j'aime mieux voir ma fille morte que de la jeter entre tes bras.

FRÉDÉRIC, *avec colère.*

Qu'il soit donc fait ainsi que vous voulez. *(Il signe.)* Mais sachez, monsieur le comte, que c'est vous qui m'y forcez...

LÉLIA.

Ah! mon père, qu'avez-vous fait?

LE COMTE.

Mon devoir!... Adieu, ma fille, mon enfant bien-aimée! Souviens-toi que ma dernière volonté, que mon dernier vœu auront été de te soustraire à cet infâme! et que Dieu te protège, ma Lélia, comme ton père te bénit.

LÉLIA.

Ah! mon père! mon père! *(Ils se tiennent embrassés.)*

FRÉDÉRIC.

Soldats, emmenez le condamné! *(Lélia se précipite une dernière fois vers son père. Il la repousse doucement. Elle s'appuie chancelante sur une chaise.)*

LE COMTE, *sur le seuil de la porte du fond.*

Ma fille, souviens-toi!... *(Il sort par le fond.)*

LÉLIA, *courant à la porte, avec égarement.*

Arrêtez! arrêtez!... je consens... Sauvez, sauvez mon père! je serai votre femme! *(Elle tombe à genoux au milieu du théâtre.)*

FRÉDÉRIC, *avec joie.*

Enfin. *(Il la relève et s'élance vers le fond.)*

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

 ACTE SIXIÈME

Un salon, disposé pour une fête de jour au château de Villanuova.
Trois portes au fond, deux portes à droite. A gauche, premier plan, une fenêtre, deuxième plan, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZETTE, LÉLIA, en toilette de mariée. (Lélia est assise.
Suzette, debout auprès d'elle, arrange sa coiffure.)

SUZETTE.

Ainsi, vous êtes résolue à ce mariage ?

LÉLIA.

Oui.

SUZETTE.

Et ce pauvre monsieur René, vous ne craignez pas de le réduire au désespoir ?

LÉLIA, d'un air sombre et comme à elle-même.

René?... C'est vrai, il existe encore, m'as-tu dit... on m'avait fait croire à sa mort pour triompher d'un dernier scrupule... C'est un mensonge de plus... mais qu'importe, maintenant ? Et d'ailleurs, sais-tu s'il me pardonnerait cet odieux mariage?... Et pourtant, refuser, c'était signer deux arrêts de mort ; car mon père est resté sous le coup de la condamnation qui l'a frappé... sa tête répond de mon consentement. En vain j'ai supplié monsieur de Brucken de lui rendre la liberté. « Quand vous aurez signé notre acte de mariage, alors, mais seulement alors, votre père sera libre, m'a-t-il dit. »

SUZETTE.

C'est affreux !

LÉLIA.

N'est-ce pas?... Ce tigre qui joue avec sa proie ! Quant à René, je sais qu'il est l'objet des recherches les plus actives, et je tremble à tout moment d'apprendre que monsieur de

Brucken a découvert sa retraite... C'est qu'il le tuerait, vois-tu!... Et c'est quand je vais donner ma main à un pareil homme que tu m'exhortes à vivre, toi, Suzette, toi qui m'aimes!

SUZETTE.

Ma bonne maitresse...

LÉLIA.

Comprends-tu maintenant pourquoi je veux ce mariage?... pourquoi je presse les préparatifs de cette fête?... (Avec un rire amer.) Une fête!... Allons, hâte-toi, Suzette; nos invités vont venir... et je ne serai pas prête!... (Elle pleure, Suzette attache son voile.)

SCÈNE II

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *entrant de la gauche.*

FRÉDÉRIC, à Suzette.

Laissez-nous.

SUZETTE.

Oui, monsieur... (A part.) Mon Dieu!... protégez-la!... (Elle sort par la droite.)

SCÈNE III

LÉLIA, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Encore des larmes!... toujours des larmes!...

LÉLIA.

Vous vous trompez, monsieur, je ne pleure pas, voyez... (Elle essuie ses yeux.)

FRÉDÉRIC.

Mais vous hésitez encore!...

LÉLIA, *tressaillant.*

Moi!... non!...

FRÉDÉRIC, *la conduisant vers la fenêtre.*

Vous êtes souffrante, madame... permettez-moi de vous conduire près de cette fenêtre; venez demander à l'air pur et embaumé de ces jardins, de rafraîchir vos beaux yeux rougis par les larmes. (Quand ils sont près de la fenêtre, il l'ouvre.)

LÉLIA, elle aperçoit par la fenêtre son père, et pousse un cri.)

Ah!... mon père!... entouré de soldats!... (A Frédéric.)
Oh! monsieur... vous êtes impitoyable!...

FRÉDÉRIC, refermant la fenêtre.

Je suis homme de précautions, simplement... Voici nos invités. (Entrée des invités par le fond.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, INVITÉS, puis RENÉ et SCHUCKMANN, SUZETTE
(Salutations échangées, commencement de fête. Frédéric présente Lélia à tous les invités successivement.)

SUZETTE, annonçant.

Le notaire attend dans le grand salon.

FRÉDÉRIC, à Lélia.

Votre main, madame... (Ils se dirigent vers le fond. La porte s'ouvre avec fracas : René, pâle, défait, portant un uniforme français déchiré, s'élançe au milieu du salon. Mouvement général.)

LÉLIA, à part.

René!... ah! je me sens mourir!...

FRÉDÉRIC, à part.

Il a osé! .. je le tiens donc enfin!...

RENÉ, à Lélia.

C'est donc vrai!... je ne voulais pas y croire!... quoi!... vous avez oublié déjà!... vous avez trahi les plus saintes promesses?... et c'est vous, Lélia, vous que je retrouve au milieu de cette fête sous une parure de mariée!... mais non!... non!... cela n'est pas... cela ne peut pas être... je suis le jouet de quelque horrible rêve!... mes yeux m'abusent... ma raison s'égare... (Avec déclairement.) Mais dites-moi donc que je suis fou!... (Une pause.) Rien!... vous ne dites rien? mais c'est que tout est vrai alors!...

LÉLIA.

Ah! René! si vous saviez!...

FRÉDÉRIC, bas.

Songez que votre père est là... un signe de moi, et...

RENÉ, à Lélia.

Mais répondez-moi donc!... dites-moi que l'on vous fait violence... dites-moi que ce n'est pas volontairement que vous épouvez cet homme?...

FRÉDÉRIC.

Monsieur!... c'est de la démente!... (*Il regarde Lélia et lui montre la fenêtre du geste.*) Répondez, madame, puisqu'on l'exige.

LÉLIA, *les yeux fixés sur la fenêtre.*

Vous vous trompez, René... c'est de mon plein gré que j'épouse... monsieur... Frédéric de Brucken. (*Elle chancelle. Frédéric la fait asseoir. Suzette l'approche d'elle.*)

RENÉ, *en poussant un cri.*

Ah!...

FRÉDÉRIC, *à René.*

Êtes-vous convaincu?...

RENÉ.

Non! c'est impossible! il y a ici quelque machination, quelque piège infernal!... monsieur de Brucken vous domine par la terreur... il vous a sans doute menacée... (*Mouvement général.*) Ah! je sais que je vais mourir. Abstenez-vous donc de ces démonstrations superflues... je vais mourir!... mais auparavant, j'aurai du moins cette suprême consolation de vous jeter au visage l'indignation et le mépris dont mon cœur déborde!... Il est des ennemis avec lesquels on est fier de se mesurer, parce qu'ils sont braves et loyaux... vous, monsieur, vous menacez vos prisonniers, vous insultez et vous frappez les femmes!... vous n'êtes pas un soldat, vous êtes un routier!

LES AUTRICHIENS, *avec rage.*

Ah!...

FRÉDÉRIC.

Laissez, messieurs, ce n'est point à vous de me venger... Cet homme appartient à la loi militaire, et, soyez tranquilles, son châtement, pour être différé, n'en sera pas moins terrible... (*Schuckmann remet une dépêche à Frédéric. Aux soldats qui entrent par la droite, précédés de Schuckmann.*) Qu'on s'empare de lui. (*On le saisit.*)

LÉLIA.

René! (*René la regarde, lève les yeux au ciel et fait signe aux soldats de se remettre en marche. Il sort par la droite.*)

FRÉDÉRIC, *après avoir lu.*

Voici une bonne nouvelle, messieurs : les Français sont en fuite!... le général en chef m'écrit qu'il vient de les vaincre dans les plaines de Marengo. (*La dépêche passe de main en main.*)

LES AUTRICHIENS.

Ab!... voyons! voyons!... (*Coups de canon. Quelques femmes donnent des signes d'inquiétude.*)

FRÉDÉRIC.

Allons, mesdames, n'ayez aucune crainte... nous sommes en sûreté. Messieurs, pendant la signature du contrat, veuillez porter un toast à notre victoire!

LES AUTRICHIENS.

Bravo!...

FRÉDÉRIC, *élevant la voix.*

Qu'on apporte des rafraichissements!...

SCÈNE V

LES MÊMES, PAPILLON, CADAMOUR, SOLDATS FRANÇAIS.
(*Toutes les portes s'ouvrent, et à chacune d'elles apparaît un soldat français en grand uniforme, tenant un plateau d'une main et un sabre de l'autre. Deux autres soldats, armés de fusils, accompagnent chaque plateau.*)

CADAMOUR, *tenant un plateau d'une main, et sa canne de tambour-maitre de l'autre.*

Les rafraichissements demandés... voilà!... (*Les cinq hommes portant des plateaux s'avancent vers les dames. Désignant le plateau.*) Côté des dames!...

CADAMOUR, PAPILLON et les TROIS AUTRES SOLDATS, *désignant leurs armes.*

Côté des hommes!...

FRÉDÉRIC, *aux Autrichiens, en tirant son épée.*Allons!... (*Ils vont pour s'élancer.*)PAPILLON, *aux Français.*

Servez des prunes à ces messieurs!... (*Vingt-cinq canons de fusil s'abaissent et tiennent en respect les Autrichiens qui veulent fuir.*)

SCHÜCKMANN, *reconnaissant Papillon et Cudamour.*

Ah! mes deux guides!... et mon dépêche?

PAPILLON.

Merci, elle va bien!... elle est arrivée à son adresse, et vous voyez qu'elle a servi à quelque chose... puisque vous avez été battus à Marengo.

FRÉDÉRIC, à part.

Tout n'est pas encore perdu !... (Désignant une porte secrète.) Cette issue n'est pas gardée, et je puis... (Il s'élance pour sortir et se trouve en face de René.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENÉ, VILLANUOVA.

RENÉ, l'épée à la main, suivi de soldats.

A votre tour, monsieur, vous êtes mon prisonnier.

LÉLIA, courant à lui.

Ah ! René !

RENÉ.

Lélia !... (Il l'embrasse. Aux soldats.) Conduisez ces messieurs devant le général.

CADAMOUR, désignant Schuchmann.

Je retiens celui-ci, mon lieutenant... J'ai promis à une connaissance de lui rapporter un objet de curiosité... je lui donnerai un sergent autrichien !... Bagasse ! ils vont devenir rares dans ce pays.

PAPILLON, aux soldats.

Ayez-en bien soin, camarades, il est à ressort... n'allez pas le casser ! (Sortie des Autrichiens par le fond.)

VILLANUOVA, entrant par la droite.

Laissez-moi !... laissez-moi !... (A part.) Je leur ai échappé.

LÉLIA, allant à lui.

Mon père ! mon père !

VILLANUOVA, avec un peu d'égarément.

Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?... le supplice... oui, je l'attends !... Mais hâtez-vous... hâtez-vous donc !... C'est mourir mille fois !... ma raison n'y résisterait pas... je deviendrais fou... je deviendrais fou... L'Autriche !... ah ! ah ! ah ! tremblez, soldats de l'Autriche !... Un jour le toit sous lequel vous vous abritez s'écroulera sur vos têtes, la terre que vous foulez s'ouvrira sous vos pas ; vaincus, renversés, foulés aux pieds sur le sol rougi de votre sang, un jour, bourreaux, vous demanderez grâce, et vous ne l'obtiendrez pas !... Oui, je vois... j'entends à travers l'espace !... l'avenir se déroule à mes yeux... (Rideau de nuages. Musique. Coup de canon.) Écoutez ! c'est le canon de l'Autrichien... un cri de liberté

Il répond... un roi chevaleresque, — un de les fils, ô Italie! — a relevé la bannière de l'indépendance!... mais, accablé par le nombre, il va succomber.

SEPTIÈME TABLEAU.

ÉPILOGUE.

UN OURAGAN DE ZOUAVES

Le rideau de nuages découvre la fin d'une bataille. Les Piémontais, entourés d'Autrichiens, se défendent vaillamment. On entend au loin l'air de la Casquette.

Non, écoutez!... Des soldats dont l'audace étonne le monde viennent à son secours! Un Napoléon les guide encore à la victoire!... Regardez... (Le son des clairons se rapproche, le bruit des tambours s'y mêle. Les zouaves et les soldats de la ligne s'élancent au pas de charge et à la baïonnette, renversant tout sur leur passage. Roulement de tambours.) Les Autrichiens sont vaincus! L'Italie est libre!... Dieu bon, Dieu grand, Dieu juste, soyez béni! (Il tombe à genoux, les mains jointes. On incline les drapeaux aux pieds du général en chef. Tambours, clairons, coups de canon, cris de : Vive la France! vive l'Italie.)

TABLEAU

FIN.